

Cahiers LITUANIENS



N°11 - Automne 2012 - 13^e année



Cahiers
LITUANIENS
Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

N°11 / 2012
Strasbourg, automne 2012

Revue publiée avec le soutien de
la Fondation Robert Schuman (Paris) et de
l'Union Internationale des Alsaciens (Colmar).

Illustration de couverture :

Forêt de Białowieża - chasse à l'ours (*Puszcza Białowieska - polowanie na niedźwiedzia*), aquarelle de Jean-Henri Müntz (détail), Cabinet des Estampes de la Bibliothèque de l'Université de Varsovie, cote Inw. G. R.829, k. 36.

Directeur de la publication : Philippe Edel

Collaboration éditoriale :

Aldona Bieliūnienė, Sylvie Burin des Roziers, Liucija Černiuvienė,
Marie-Françoise Daire, Piotr Daszkiewicz, Corine Defrance, Liudmila Edel-
Matuolis, Eglė Kačkutė-Hagan, Ona Kažukauskaitė, Jean-Claude Lefebvre,
Guido Michelini, Caroline Paliulis, Yves Plasseraud, Aldona Ruseckaitė,
Marielle Vitureau, Bernard Vogler.

Crédits photographiques :

*Musée national des Beaux-Arts M. K. Ciurlionis : p. 4, 48, 51. Société Historique et
Littéraire Polonaise / Bibliothèque Polonaise de Paris : p. 11. Musées de Strasbourg :
p. 30. Cabinet des Estampes de la Bibliothèque de l'Université de Varsovie : p. 36, 39.
Centre de recherche sur le génocide et la résistance de Lituanie : p. 47.
Bibliothèque nationale de France : p. 53.*

ISSN 1298-0021

© Cercle d'histoire Alsace-Lituanie / Cahiers Lituanien, 2012

Maquette et mise en page : Pierre Potier

Impression : Ireg

Dépôt légal : 4^e trimestre 2012

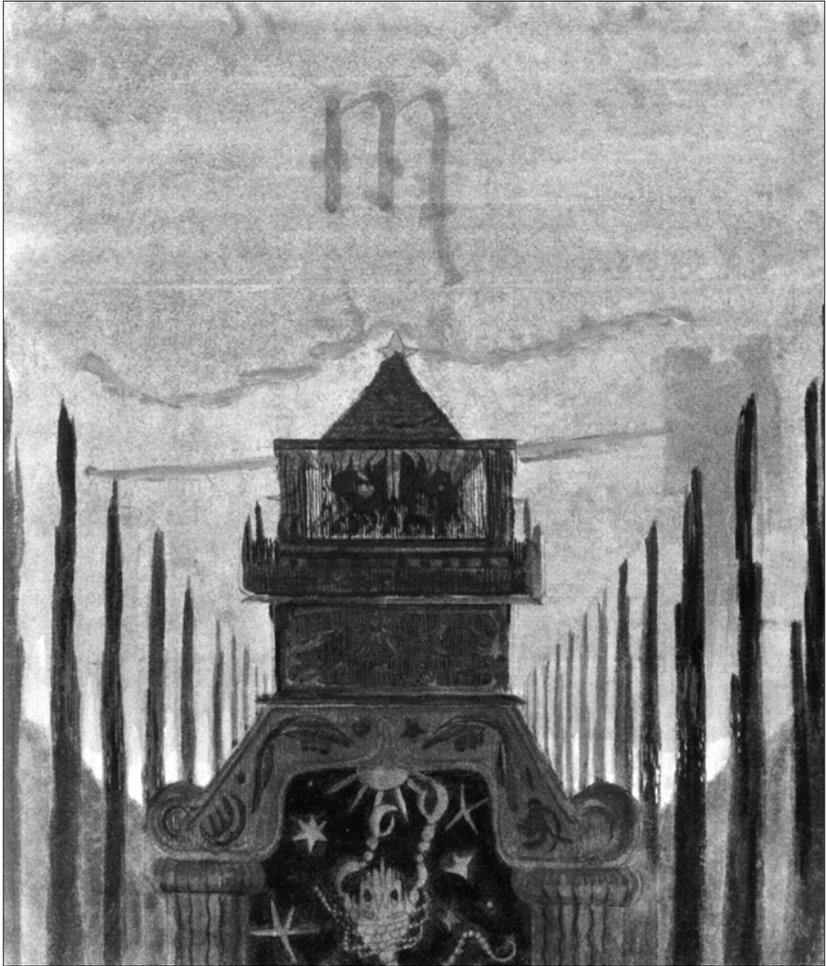
Tous droits réservés

Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé en France

Sommaire

	<i>pages</i>
Éditorial	5
Le passage de Napoléon à Vilnius en 1812 <i>Virgilijus Pugačiauskas</i>	7
Ludwik Michał Pac, comte lituanien, palatin polonais, général de Napoléon <i>Gilles Dutertre</i>	10
Entre Joseph Frank et Louis Bojanus, une longue et tenace inimitié à l'université de Vilnius sur fond de guerres napoléoniennes <i>Caroline Paliulis</i>	18
Les visiteurs lituaniens et polonais du célèbre cabinet d'histoire naturelle de Jean Hermann au XVIII ^e siècle <i>Piotr Daszkiewicz</i>	31
Les motifs de Białowieża, la forêt des rois de Pologne et grands-ducs de Lituanie, dans l'œuvre de Jean-Henri Müntz <i>Tomasz Samojlik, Philippe Edel</i>	37
Les secrets du manoir de Tuskulėnai <i>Remigijus Černius</i>	43
L'Europe des esprits : quand Čiurlionis et Šimonis rencontrent Doré et Arp <i>Une interview de Serge Fauchereau</i>	49
Jean Mauclère (1887-1951), le découvreur de la Lituanie <i>Thierry Laurent</i>	52
Turinys lietuvių kalba - Summary in English	60



Mikolajus Konstantinas Čiurlionis, « Le Zodiaque » (cycle), *Scorpion*, 1907.

Editorial

Quand, il y a deux siècles, Napoléon entreprit sa campagne de Russie à la tête de la Grande Armée, l'épopée débuta et s'acheva en Lituanie. Cette « période française » de six mois – de juin à décembre 1812 – est appelée *Prancūzmetis* par l'historiographie lituanienne. Alors que nombreux ouvrages ont paru en France en cette année anniversaire sur cette *effroyable tragédie*¹, nous avons voulu donner ici un bref éclairage lituanien avec une contribution de l'historien Virgilijus Pugačiauskas, spécialiste de cette période². Elle est complétée par le portrait d'un des généraux napoléoniens, Louis Michel Pac, noble lituanien né à Strasbourg, dont l'étonnant destin nous est conté par Gilles Dutertre, lieutenant-colonel à la retraite, féru d'histoire et auteur d'un ouvrage sur *Les Français dans l'histoire de la Lituanie* (Paris, L'Harmattan, 2009). L'époque napoléonienne se poursuit avec le récit de la tenace inimitié entre deux professeurs de l'université de Vilnius, Joseph Frank et Louis Bojanus, décrite par Caroline Paliulis, qui tint jadis la librairie française dans la Maison Frank de Vilnius, siège actuel de l'Institut Français.

Le tournant des XVIII^e et XIX^e siècles est enrichi par deux textes dont l'un présente les visiteurs lituaniens et polonais du célèbre cabinet d'histoire naturelle de Jean Hermann, tandis que l'autre nous fait découvrir les motifs de la forêt de Białowieża dans l'œuvre de Jean-Henri Müntz. Ils sont traités par deux spécialistes, Piotr Daszkiewicz, historien des sciences au Muséum national d'histoire naturelle à Paris, et Tomasz Samojlik, chercheur à l'Institut sur les mammifères de l'Académie polonaise des sciences à Białowieża.

Dans cette édition, l'historien de l'art Serge Fauchereau nous livre par ailleurs ses impressions sur les peintres lituaniens M.K. Čiurlionis et Kazys Šimonis dont les œuvres marquèrent l'exposition de Strasbourg sur *L'Europe des esprits*. Sous la plume d'un collaborateur du Centre du génocide de Vilnius, Remigijus Černius, nous y découvrons les sinistres secrets du manoir de Tuskulėnai, dans la proche banlieue de Vilnius à l'époque soviétique.

Enfin, nous poursuivons notre galerie des portraits des médiateurs entre France et Lituanie avec l'écrivain Jean Mauclère (1887-1951). Thierry Laurent, qui enseigne à l'université de la Sorbonne Nouvelle, nous en dresse le portrait. Déjà auteur des *Echanges littéraires franco-lituaniens, XIX^e-XX^e siècles*³, il a réalisé une récente monographie⁴ sur ce personnage attachant issu d'une famille originaire d'Alsace.

Avec ce 11^e numéro, nous poursuivons ainsi notre travail de découverte sur les liens historiques et culturels entre la Lituanie et la France.

¹ Titre de l'ouvrage de Marie-Pierre Rey sur le sujet (Paris, Flammarion, 2012)

² Voir notamment : *Napoleono administracija Lietuvoje*, Vilnius, Vaga, 1998 ; *Prancūzmetis Vilniuje*, Vilnius, KAM, 2003 ; *Napoleonas ir Vilnius*, Vilnius, Artila, 2004.

³ Paris, Connaissances et Savoirs, 2009.

⁴ *Jean Mauclère, une vie d'écriture*, Paris, L'Harmattan, 2011.



Le passage de la Grande Armée, place de l'hôtel de ville à Vilnius en décembre 1812
(lithographie, *Album de Wilna*, J. K. Wilczyński, Vilnius, 1846)

Le passage de Napoléon à Vilnius en 1812

Virgilijus Pugačiauskas

À la veille de la campagne de Russie, Vilnius était une importante ville frontalière de l'empire russe. Après l'intégration du grand-duché de Lituanie dans l'empire en 1795, elle était devenue le chef-lieu d'une province et un important centre militaire et stratégique russe. Malgré la grande influence qu'elle exerçait encore sur un vaste territoire, la ville pourtant stagnait sur le plan économique. On ne construisait plus ni bâtiments publics, ni maisons privées. Le conseil de la ville avait perdu son autonomie administrative et devait puiser chaque année des sommes considérables dans un trésor municipal déficitaire afin de couvrir les frais de casernement des troupes russes.

Les somptueuses résidences de la noblesse, l'hôtel de ville, les bâtiments de l'université, le palais épiscopal, et surtout des églises de style gothique, Renaissance et baroque se distinguaient nettement dans le paysage architectural de la ville. Grâce à la beauté et à la diversité de ces monuments, la ville nichée dans la vallée de la Neris répandait un charme irrésistible. Beaucoup moins somptueuses étaient les maisons des commerçants et des artisans, construites souvent en briques, à deux ou – cas plus rare – trois étages. À cette époque-là, les 1621 maisons de briques et de bois abritaient plus de 30 000 habitants de différentes origines ethniques. Selon les données démographiques, Vilnius pouvait être comparée aux villes moyennes de l'Europe occidentale et occuper une place parmi les vingt plus grandes villes françaises. La vie quotidienne des habitants de Vilnius, paisible au début de 1812, fut perturbée au printemps par le séjour inhabituellement long du tsar Alexandre I^{er}. On pouvait facilement deviner les raisons de cette visite, car la guerre avec la France approchait inexorablement et la Lituanie devrait se transformer inévitablement en champ de bataille entre les deux puissances. Alexandre I^{er} résidait ainsi à Vilnius pour inspecter les troupes disposées près de la frontière et essayer de dissiper les humeurs pro-françaises de la noblesse lituanienne. Ce fut le 24 juin que tomba soudain la nouvelle de la traversée du Niémen par la Grande Armée, près de Kaunas. Les efforts du tsar avaient été vains : l'armée russe fut prise à l'improviste et Vilnius cédée sans combat, ce qui étonna beaucoup Napoléon. Les habitants de Vilnius accueillirent les soldats de la Grande Armée comme des libérateurs. C'est ainsi que commença ce que l'historiographie lituanienne appelle *Prancūzmetis*, la « période française », qui changea si considérablement le rythme habituel de vie des Lituaniens.

Napoléon passa 19 jours à Vilnius pendant lesquels il s'occupa des affaires militaires et de l'installation du gouvernement du territoire occupé. Son séjour commença le 28 juin, aux environs de midi quand, ayant reçu les clés de la ville des mains de la municipalité, il entra dans la cité par la porte de l'Aurore. Ce jour-là, l'empereur concentra son attention sur la construction d'un pont de bateaux sur la Neris. Le soir, il s'installa dans le palais du gouverneur où Alexandre I^{er} l'avait précédé.

Napoléon sortait chaque jour dans la ville. Accompagné d'une petite suite, il allait à cheval inspecter ses troupes installées dans les faubourgs. Il trouva également le temps de rencontrer, non seulement les fonctionnaires du gouvernement provisoire de Lituanie qu'il avait mis en place, mais aussi la noblesse lituanienne et les autorités religieuses. Il rencontra à plusieurs reprises les professeurs et le recteur de l'université de Vilnius, Jan Sniadecki. On y parla de l'histoire du pays ainsi que de sa situation actuelle. L'empereur surprit ses interlocuteurs par sa connaissance du sujet. Le cinquième jour, Napoléon reçut l'émissaire du tsar, le général Balachov, mais aucun accord ne fut trouvé. Le 16 juillet à 23 heures, l'empereur quitta la ville pour prendre la tête de son armée.

Vilnius, dont les habitants avaient accueilli favorablement la Grande Armée, devint sa principale base militaire arrière durant la campagne de Russie. De nombreux fonctionnaires français, militaires et civils, s'installèrent dans la ville. Durant toute la guerre, le ministre des Affaires étrangères, Hugues-Bernard Maret, qui, sur ordre de Napoléon, devait surveiller le pouvoir local, y résida également. C'est à Vilnius, dotée d'importants stocks de provisions de guerre et de subsistances, que faisaient halte les troupes en route vers la Russie. La ville accueillait 17 hôpitaux militaires, installés généralement dans des couvents, avec plus de 6000 malades. Le taux de mortalité y était très élevé – jusqu'à 100 personnes par jour – à cause des épidémies (dysenterie et typhus) et du manque de médicaments et de soins médicaux. La ville était protégée par une double ligne de fortifications dont la construction avait commencé dès le deuxième jour de l'occupation. Le général Haxo en dirigea les premiers travaux, puis le gouverneur militaire de Vilnius Jomini en reprit la direction. Par décret, Napoléon réorganisa le système administratif de Vilnius selon le modèle français. La municipalité de Vilnius, constituée de plusieurs notables de la ville, se caractérisait par un bon ordre institutionnel, mais peu de fonctionnaires avaient l'expérience du travail administratif. La gestion de la ville restait toujours très délicate en raison du déséquilibre entre les maigres recettes et les grandes dépenses, deux fois plus importantes. Les habitants ne pouvaient subvenir financièrement aux réquisitions ordinaires et spéciales. Mais ce qui leur pesait le plus, c'était l'obligation de loger les troupes.

Le maintien de l'ordre public et la surveillance des installations militaires et des prisons étaient exercés par la garde nationale, qui comptait près de mille citoyens dans ses rangs. Les changements liés à la « période française » eurent également un impact sur l'Eglise catholique. La plupart des édifices du culte servirent d'écuries ou de greniers pour stocker le ravitaillement. En dépit des problèmes causés, le clergé local resta cependant favorable au régime napoléonien.

La vie de la cité à cette époque était étroitement liée à celle de l'université, de ses professeurs et de ses étudiants. Malgré l'engagement de nombreux étudiants dans les régiments nationaux, le manque de professeurs et la réquisition d'une partie des locaux pour des besoins militaires, les cours ne furent pas interrompus. Ce fut le grand mérite du recteur Sniadecki qui défendit courageusement les intérêts de l'uni-

versité. Pour lui, la faveur de Napoléon fut un grand appui, l'empereur l'ayant nommé dans le gouvernement provisoire, ce qui provoqua un grand étonnement au sein de la noblesse. Par ailleurs, la « période française » entraîna un changement radical de la vie mondaine. Celle-ci devint beaucoup plus intense et variée. Outre les spectacles, soirées dansantes et loteries, de nombreuses fêtes furent organisées pour commémorer les « dates françaises ». Ainsi on célébra le 14 juillet, les victoires des Français en Russie, la prise de Moscou, les anniversaires de Napoléon et de son épouse Marie-Louise, le jour du couronnement de l'empereur. Ces fêtes commençaient par une messe solennelle, suivie de défilés militaires, de salves d'artillerie et de réceptions officielles. Toute la ville était décorée et les théâtres donnaient de nouveaux spectacles qui fascinaient tout le monde, laissant une trace inoubliable dans la mémoire des habitants de la ville.

Quand la Grande Armée battit en retraite, Vilnius fut particulièrement touchée par la catastrophe. Selon les rapports officiels russes relatifs aux enterrements massifs des restes de l'armée napoléonienne autour de la ville durant l'hiver 1812-1813, près de 37 000 officiers et soldats y trouvèrent la mort. Avec ses pertes à Vilnius, la Grande Armée finissait de disparaître. Ce qui est exceptionnel dans l'épopée des guerres napoléoniennes, c'est que la plupart de ces morts ne furent pas causées par des opérations militaires. En effet, il n'y eut plus aucune bataille pouvant causer de part et d'autre des pertes importantes. Lors des combats près de la porte de l'Aurore et sur la route de Kaunas, près de Paneriai, les pertes n'avaient pas dû excéder quelques centaines de morts. La plupart des décès semblent donc avoir été dus à l'épuisement psychique, à la faim, à la fatigue, à la maladie et à un froid terrible : selon les témoignages, la température descendait la nuit jusqu'à moins trente degrés. Beaucoup de soldats n'avaient simplement plus eu la force de se rendre aux points de ravitaillement. Il est difficile de trouver une autre explication à cette situation paradoxale où des soldats mouraient de faim alors que les dépôts de la ville regorgeaient de vivres.

En 2002, des fouilles archéologiques à Vilnius ont permis la découverte de corps ensevelis de soldats de la Grande Armée¹. C'étaient justement les victimes de décembre 1812. Les restes de près de 3 000 soldats appartenant à une quarantaine de régiments de cavalerie, d'artillerie et d'infanterie ont été trouvés, ainsi que ceux de quelques dizaines de femmes. Par une ironie du destin, les soldats ont trouvé le repos éternel dans un lieu où, quelques mois auparavant, ils avaient aménagé des fortifications qui n'ont jamais servi. Telle est l'histoire de la « période française » en Lituanie, qui, selon la femme de lettres Gabriela Puzynina (1815-1869), « *avait commencé merveilleusement comme l'espoir et finissait tristement comme le désespoir* ».

Traduit par Danguolė Melnikienė et Sylvie Burin des Roziers

¹ Voir : Thierry Vette, « Les ombres de la retraite de Russie », *Cahiers Litvaniens*, Strasbourg, n°7, automne 2006.

Ludwik Michał Pac, comte lituanien, palatin polonais, général de Napoléon

Gilles Dutertre

Quiconque étudie avec attention les 135 noms des généraux nés à Strasbourg entre 1665 et 1876, gravés sur les quatre plaques apposées sur le mur du mess des officiers de Strasbourg, est en droit de s'interroger à propos d'un de ces noms : « Pac 1780 ». Derrière cette inscription lapidaire se « cache » le général Ludwik Michał Pac¹ qui mérite d'être mieux connu, car sa vie très dense, voire aventureuse, ayant parfois eu la France pour cadre, est symptomatique d'un grand-duché de Lituanie qui avait perdu son indépendance depuis 1795.

Les origines de la famille Pac

La famille Pac / Pacas était une grande famille aristocratique du grand-duché, dont le nom remonte au XII^e ou XIII^e siècle. Entre 1492 et 1496, un Yuri Pac est cité dans la chronologie des dirigeants de Nowogrodek, ville située aujourd'hui au Bélarus. Au début du XVII^e siècle, Mikołaj Stefan Pac fut évêque de Samogitie. Il est considéré comme l'auteur du premier texte écrit en haut-lituanien, un panégyrique rédigé à l'occasion de la venue du roi de Pologne et grand-duc de Lituanie Sigismond III Vasa à Vilnius.

Les membres les plus connus et les plus influents de la famille vécurent à la fin du XVII^e siècle. Il s'agit de Michał Kazimierz Pac [Mykolas Kazimieras Pacas, 1624-1682] et de Krzysztof Zygmunt Pac [Kristupas Zigmantas Pacas, 1621-1684]. Le premier, grand hetman de Lituanie² fera construire l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Vilnius, chef d'œuvre de l'art baroque lituanien. Le second, grand chancelier du grand-duché de 1658 jusqu'à sa mort en 1684, fera construire à partir de 1664 un monastère pour l'ordre des camaldules à Pažaislis, près de Kaunas, dont le nom officiel, *Eremus Montis Pacis* (Ermitage de la colline de la Paix) est un jeu de mot entre le nom latin de la paix et la famille Pacas³. Krzysztof Zygmunt Pac avait, en 1654, épousé une française, Claire Isabelle de Mailly Lascaris, dame d'honneur de la reine et grande-duchesse, Louise-Marie de Gonzague-Nevers, elle-même française.

Michał Kazimierz et Krzysztof Zygmunt étant décédés sans descendance, la famille commença à s'affaiblir à la fin du XVII^e siècle et à perdre son influence au profit d'autres familles, notamment des Sapieha. Pour ne rien omettre, on soulignera que la famille s'était convertie au calvinisme en 1570. Mais elle est revenue au catholicisme en 1610, situation nécessaire afin de pouvoir accéder à des fonctions élevées et rétribuées dans l'administration. Le dernier membre notable de la famille Pac sera ce Ludwik Michał Pac dont le nom apparaît sur la façade du mess des officiers de Strasbourg.



Lithographie de Villain d'après le dessin de N.-E. Maurin, 1831, SHLP/BPP, inv. F° I P, 2, Société Historique et Littéraire Polonaise / Bibliothèque Polonaise de Paris

- ¹ La noblesse du grand-duché de Lituanie s'était polonisée à compter de l'Union de Lublin (1569). C'est la raison pour laquelle nous utiliserons le patronyme polonais Ludwik Michał Pac sous lequel ce général est le mieux connu. En lituanien, son nom est Liudvikas Mykolas Pacas. Dans certains textes, on trouve également son nom francisé en Louis Michel Pac. Sauf exception, ce sont plus généralement les patronymes polonais qui apparaîtront dans ce texte.
- ² Le grand hetman était le chef des forces militaires, à la fois « ministre de la Défense » et « chef des armées » en temps de guerre.
- ³ François-Paulin Dalairac, officier français à la suite du roi Jan III Sobieski (1629-1696), écrit que Krzysztof Zygmunt Pac « *a bâti proche de Wilna un monastère de religieux camaldules, sous l'invocation de Sainte Marie Magdalaine de Pazzi sa parente* ». Cette parenté, reprise dans des écrits thuriféraires (cf. *Le Polonais, journal des intérêts de la Pologne*, Paris, 1835), est vraisemblablement une affabulation. Outre l'homophonie Pac / Pazzi, cette supposée filiation est vraisemblablement due au fait que Marie-Magdalaine de Pazzi (1566-1607) était connue pour avoir été béatifiée en 1626 et canonisée en 1669. Un arbre généalogique des Pac, publié en 1959 par l'Institut polonais d'histoire, et qui remonte jusqu'au XV^e siècle, ne laisse pas de place au doute quant à la vacuité d'une telle affirmation.

La jeunesse mystérieuse et aventureuse de Ludwik Michał Pac

Curieusement, on ne connaît avec certitude ni la date de naissance de Ludwik Michał Pac, ni même son lieu de naissance. Il serait né un 19 mai à Strasbourg, mais l'année varie suivant les historiens : 1778, 1779 ou 1780. Pour D. Labarre de Raillicourt, dont la belle-mère, princesse Sapicha, était une arrière petite-fille de Ludwik Michał Pac, il aurait été baptisé « le 19 mai 1780, (...) à l'âge de deux ans », ce qui semblerait accrédi-ter l'hypothèse d'une naissance en 1778⁴. Un chercheur, le docteur René Springer, écrivait le 17 mai 1939 au Service historique de l'Armée pour demander tous renseignements concernant le comte Pac, précisant : « Même l'acte de naissance est introuvable dans les livres paroissiaux de Strasbourg⁵ ».

Par ailleurs, le dictionnaire des Vosgiens célèbres⁶ le fait naître à Marainville-sur-Madon, dans l'actuel département des Vosges. Le comte Michał Jan Pac (1730-1787), un des leaders de la Confédération de Bar, avait effectivement acheté en 1781 le domaine de Marainville-sur-Madon, qu'il avait revendu en 1787. Mais il ne semble donc pas qu'à la date potentielle de la naissance de Ludwik Michał Pac il en eût déjà été propriétaire. Les parents de Ludwik Michał Pac voyageaient beaucoup, mais c'était le cas général des nobles à cette époque. En 1778, on sait qu'ils étaient en visite à Strasbourg, chez Michał Jan Pac, ce parent éloigné déjà évoqué, lequel possédait également une propriété à Lingsheim où il décéda, oublié de tous, en octobre 1787.

Strasbourg? Marainville-sur-Madon? Lingsheim? 1778? 1780? Apparemment, le mystère reste pour l'instant entier. Par son père, Michał Pac (1754-1800), Ludwik Michał Pac descend, outre des Pac, des Ogiński et des Radziwiłł. Sa mère est née Ludwika Tyzenhauzówna. Ses parents se sont mariés en 1775 à Utrecht et divorceront dès 1785. Sa mère se remariera avec le général Paweł Grabowski⁷ et décédera en 1791.

Dans sa jeunesse, Ludwik Michał étudie en France jusqu'à la Révolution, puis en Angleterre, et enfin à l'université de Vilnius à partir de 1796. En tant qu'adolescent, il apparaît déjà sur les listes du régiment d'infanterie de Lituanie. Le 5 mars 1796, il hérite, à la mort d'un autre parent, Józef Pac, de plusieurs domaines, dont celui de Dowspuda, à 15 km au sud-ouest de Suwałki, dans la partie du grand-duché de Lituanie annexée par la Prusse en 1795, l'Użnemunė. Il hérite également de palais à Vilnius et à Grodno.

⁴ Dans ce cas, il y aurait donc une erreur sur la plaque du mess de Strasbourg qui indique 1780 comme date de naissance. (cf. D. Labarre de Raillicourt « Le Général comte Pac 1778-1835 » dans la *Revue historique de l'armée* n° 2 page 57). Le *Dictionnaire biographique polonais (Polski słownik biograficzny, Polska Akademia Nauk, Tome XXIV)* indique lui aussi 1780 comme date de naissance. Par contre, les tables généalogiques (*Genealogia tablice, Warszawa, Instytut Historii Polskiej Akademii Nauk, 1959*) indiquent 1778.

⁵ Archives administratives du Service historique de la Défense (SHD), cote 7 YD 624

⁶ *Les Vosgiens célèbres*, dictionnaire biographique illustré, sous la direction d'Albert Ronsin, éditions Gérard Louis, 1990.

⁷ Paweł Grabowski (1759-1794) a commandé le 5^e régiment d'infanterie lituanienne en 1789, puis fut lieutenant-général contre les Russes en 1792. Il est vraisemblablement décédé lors de la bataille de Praga (faubourg de Varsovie) le 4 novembre 1794. Son union avec Ludwika Tyzenhauzówna est restée sans postérité.

Depuis 1795, après les deux premiers partages de la République des Deux Nations (1772 et 1793), et en dépit d'une tentative de soulèvement conduit par le général Tadeusz Kościuszko, la Pologne et la Lituanie sont effacées de la carte de l'Europe en tant qu'Etats. L'espoir d'une libération repose désormais sur l'émergence en France d'un pouvoir militaire sous Napoléon Bonaparte. Pour Pac, seul Napoléon peut être « *un restaurateur avisé de l'ancien royaume*⁸ ».

A partir de 1802, Ludwik Michał Pac commence à voyager. A Paris, il fréquente le salon d'Anna Sapieha. Il part à Londres en 1803 avec le frère de celle-ci, Stanislas Zamoyski, et ils visitent l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande. Mais les guerres de la quatrième coalition (1806-1807) vont le ramener vers la Lituanie. La campagne de Prusse (1806), puis la campagne de Pologne (1807), qui culminent à la victoire décisive de Friedland (14 juin 1807), voient l'Użnemuné occupée par les Français. Alors que les négociations de paix se préparent à Tilsit, une délégation lituanienne, composée du comte Ludwik Pac, du comte Josef Sierakowski et du comte Tadeusz Tyszkiewicz, vient proposer d'organiser en Lituanie la révolte contre la Russie, à condition que la France aide les insurgés. L'empereur Napoléon I^{er} n'y fut pas favorable et les envoyés repartirent très déprimés⁹. Sophie de Tyzenhausen, dans ses écrits, estime que « *si Napoléon, au lieu de faire la paix à Tilsit, eût marché droit sur la Lituanie, lorsque l'armée russe était affaiblie, il n'aurait eu besoin que de paraître pour soulever l'arrière-ban* ».

Les 7 et 9 juillet 1807, les traités de Tilsit créent le duché de Varsovie à partir des terres polonaises reprises au royaume de Prusse et de l'Użnemuné lituanienne. Bien que beaucoup de Lituaniens aient été déçus par la libération seulement partielle de leur pays, ils sont des milliers à s'engager dans les rangs des forces armées du duché de Varsovie.

Les campagnes comme officier de la Grande Armée de Napoléon

En 1806, le comte Ludwik Michał Pac rejoint l'armée napoléonienne au sein de l'escadron de cheveu-légers polonais inséré dans la Garde impériale. Le 28 août 1808, il est nommé chef d'escadron au 1^{er} régiment de cheveu-légers lanciers de la Garde impériale¹⁰, créé par décret impérial du 6 avril 1807. Il sert en qualité de volontaire, équipé à ses frais.

GENERAUX STRASBOURGEOIS	
LE JEUNE	1775
U. BEURMANN	1776
WOLFF	1776
FR. BEURMANN	1777
CAPRIOL SAINT-HILAIRE	1778
PAC	1780
BRAUN	1781
ZAEFFEL	1782
LE GRIEL	1782
DE HELL AMRAL	1783
DE SCHAELENBOURG	1784
COURTOT	1785
A. HATRY	1785
J. GONRAD	1786
JACOBI	1789
EUG REIBELL	1795
DE GERAUDON	1803
SOL	1804
FRIRION	1805
PERIGOT	1807
M. LEVY	1808
LIGHTLIN	1808
BEGOGNE DE JUNIAC	1810
GROUVEL	1818
EDM HARTUNG	1819
MIRCHER	1820
LE MASSON	1820
BARAD	1821
DE LAUNAY	1821
DE LAUNAY	1821

La plaque du mess des officiers de Strasbourg (détail)

⁸ D. Labarre de Raillicourt, *op. cit.*

⁹ Cet épisode est évoqué par H. L. Gaidis, dans « *Napoleon's Lithuanian forces* » (Lituanus, vol 30/N° 1, Sprint 1984.).

¹⁰ Etat des Services du 20 novembre 1876 – SHD cote 7 YD 624.

En 1808, il est en Espagne en tant que chef d'état-major du maréchal Jean-Baptiste Bessières. Au cours de cette campagne, il va faire preuve de courage et de génie militaire. Il s'illustre à la tête d'un escadron lors de la bataille de Medina de Rioseco (14 juillet 1808). Il a son cheval tué sous lui, est blessé à la cuisse d'un coup de baïonnette, mais repart à l'assaut et repousse l'ennemi. La bataille est gagnée par le maréchal Bessières, grâce notamment à une charge de cavalerie des plus brillantes menée par le général Antoine-Charles-Louis de Lasalle. Cette victoire améliore grandement la situation stratégique des Français dans le nord de l'Espagne. Le comte Pac reçoit la croix de chevalier de la Légion d'honneur le 14 août 1808 et est nommé lieutenant-colonel.

Un an plus tard, il combat à Essling (mai), puis à Wagram (juillet), chargeant à la tête du 15^e Lanciers de la Garde, dont il est maintenant colonel, contre la cavalerie autrichienne de Schwarzenberg. La bataille de Wagram ayant mis fin à la guerre de la cinquième coalition, le comte Pac est dans l'escorte qui raccompagne l'empereur vers Paris.

Mais l'ambiguïté, voire la duplicité de Napoléon concernant la Pologne¹¹ fait que Pac, indigné, prétextant des ennuis de santé, envoie sa démission à l'empereur le 19 octobre 1809 et rentre à Varsovie¹². En 1810, retourné au service du duché de Varsovie et de son souverain, Frédéric-Auguste de Saxe, Pac commande le 2^e régiment de Ułans¹³. Mais des démissions comme la sienne ont ouvert les yeux de Napoléon qui regrette désormais d'avoir écrit qu'il s'engageait « *à empêcher à tout jamais la résurrection du royaume polonais* ». Nommé gouverneur du département polonais de Łomża, Pac met de nouveau sa confiance en Napoléon et organise une milice de 3 000 hommes équipés à ses frais. Il organise également un réseau d'information au profit de la France.

Lorsque la Grande Armée franchit le Niémen le 24 juin 1812, le comte Pac accourt de Pologne à Vilnius pour recevoir l'empereur dans son propre palais (aujourd'hui, ambassade de Pologne). Napoléon, qui manifestement l'apprécie, l'invite à dîner avec Berthier et Maret. Le 14 juillet, lors de la fête du rattachement des deux nations, polonaise et lituanienne, à la cathédrale de Vilnius, le comte Pac est à la gauche de Napoléon. Le soir, le comte donne un grand bal dans un autre de ses palais, à l'actuel n° 7 de la rue Didžioji (où réside le prince Murat, roi de Naples), auquel participent les autorités civiles et militaires, lituanienes et françaises. L'empereur lui-même y fait une apparition vers 21h et s'entretient avec le comte Pac et les nobles locaux. Napoléon attache le comte à sa maison militaire et le prend à l'état-major impérial comme aide-de-camp, avec le grade de général de brigade¹⁴.

¹¹ Ne voulant pas s'aliéner le tsar, Napoléon a écrit à celui-ci : « *Sa Majesté approuve que les mots de Pologne et de Polonais disparaissent non seulement de toutes les transactions mais même de l'histoire...* ». Mais, en même temps, il fait dire par Duroc (cité dans les *Mémoires* d'Oginski) aux Polonais à son service de ne pas prendre sa déclaration au pied de la lettre.

¹² D'après l'Etat des Services du 20 novembre 1876, la démission prend effet le 21 décembre 1809.

¹³ A l'origine, les Ułans étaient des unités de cavalerie légère polonaises, armées de la lance, du sabre et de pistolets.

¹⁴ Décret du 18 juillet 1812, pris à Glouboiskoïe.

Pac est avec lui à Moscou lorsque la ville s'embrase. Il est blessé au passage de la Bérézina où, dit Napoléon, plus de cent mille Polonais se battirent tels des lions ! C'est sous la garde des lanciers de Pac, dont le capitaine comte lituanien Stanisław Dunin-Wąsowicz, que l'empereur quitte la Grande Armée à Smorgoni¹⁵ le 5 décembre 1812 pour regagner Paris, car le général Mallet y conspire.

Resté fidèle à Napoléon, Pac participe aux batailles de Lützen (mai 1813) et de Leipzig (octobre) où il commande la cavalerie polonaise. Il s'y distingue par sa bravoure et son efficacité dans le travail d'état-major et est élevé pour cela au grade d'officier de la Légion d'honneur le 24 octobre 1813¹⁶. Il est également fait commandeur de l'ordre militaire *Virtuti Militari* [Pour le courage militaire] et chevalier de l'ordre de Saint-Stanislas du duché de Varsovie.

Le 4 janvier 1814, il est chargé de réorganiser la cavalerie polonaise en dépôt à Reims, à savoir les 1^{er} et 15^e régiments de cheval-légers lanciers et le régiment d'éclaireurs. Il est nommé général de division le 12 janvier 1814. Joint au corps d'armée de Ney, ces régiments participent à la campagne de l'Aisne. Le général Pac se distingue à Berry-au-Bac (mars) où il culbute un ennemi deux fois supérieur en nombre, faisant prisonnier près de 300 hommes (dont le prince Gagarine) et 5 à 600 chevaux. A Craonne, aux ordres du maréchal Ney, commandant la vieille garde à cheval, il parvient à résister et à se maintenir sur le plateau, permettant à Napoléon et à la garde d'accourir, décidant du succès de la journée. Sous Laon, il est blessé à la main et à la figure, ce qui ne l'empêche pas de charger, faisant des centaines de prisonniers russes. Il avait réussi à amener à l'empereur une troupe qu'il avait rééquipée et organisée lui-même en deux mois, recrutant jusque parmi les prisonniers de guerre polonais, la rendant superbement opérationnelle. A cette occasion, Napoléon écrira au général Clarke, duc de Feltre, ministre de la Guerre: « *Les six cents Polonais du général Pac viennent d'arriver ; ils sont superbes...*¹⁷ ».

Avant que Paris ne capitule, le comte Pac, fidèle à l'empereur français jusqu'au bout, le bras encore en écharpe, conduira personnellement le 30 mars, sur le plateau de La Villette, en avant de la barrière de Pantin, la dernière charge de cavalerie de la défense de la capitale à la tête de quatre escadrons. Il se retirera le dernier, après que le capitaine Zajączek eut chargé les gardes prussiennes avec un détachement de cheval-légers.

Après la prise de Paris le 30 mars, le comte Pac se replie sur Le Mans. Au grand-duc Constantin qui lui envoie l'ordre de réunir les troupes polonaises dans la plaine de Saint-Denis, il lui répond le 15 avril que, ne pouvant se rendre en personne à cause de sa blessure, il remettrait le commandement au général Klicki qui s'acquittera de la mission.

Ne se résolvant ni à rejoindre l'armée du nouveau roi de France, Louis XVIII, ni à se mettre aux ordres de la Russie, il demande l'agrément de sa démission du

¹⁵ Aujourd'hui Smarhoń au Biélorussie.

¹⁶ Décret signé au quartier général impérial d'Erfurt (SHD cote 7 YD 624) et état de Services du 20 novembre 1876 (idem).

¹⁷ Correspondance de Napoléon, cité par D. Labarre de Raillicourt, *op. cit.*

service militaire le 29 avril « *par suite d'une blessure venant d'être privé de l'usage de la main droite* ». Sa démission est agréée le 26 mai et, dès lors, il ne donne plus signe de vie si bien qu'en 1816 le ministre de la Guerre s'inquiète de ne pas savoir à qui verser sa demi-solde !

L'insurrection de 1830 et l'exil des dernières années

Le comte Pac s'est en fait retiré à Montpellier où il épouse en 1817 la comtesse Karolina Maria Małachowska (1795-1822). Il en naîtra Ludwika (1819-1895), qui épousera le prince Ksawery Franciszek Sapieha, et Jerzy, apparemment mort en bas âge en 1820. Son épouse meurt en couche à Montpellier en 1822. Après son mariage, il se rendit en Italie, et certains disent qu'il rendit visite à Florence au « *marquis de Pazzi, famille dont il tire son origine*¹⁸ ».

En 1818, le comte Pac va s'installer dans son domaine de Dowspuda, à proximité de Suwałki. Après sa démission, il s'était rendu en Angleterre et en Écosse pour se vouer aux recherches agronomiques. Il en ramena pour son domaine des mécaniciens et des ouvriers, habiles Écossais qui y organisèrent une ferme modèle. Il réussit si bien qu'il fut élu à l'unanimité vice-président de la Société agronomique de Varsovie. Bien que sénateur-castellan¹⁹ depuis 1825, il ne se rend pas au couronnement du tsar Nicolas 1^{er} et, quand le grand-duc Alexandre passe par Dowspuda, il fait illuminer son palais mais il ne l'accueille pas, se prétextant malade. En 1829, il est à Paris pour participer à une manifestation de la jeunesse en soutien à Tadeusz Kościuszko. Et c'est à Varsovie, attablé au restaurant Honoratka, qu'il apprend l'insurrection du 29 novembre 1830, mais il ne la prend pas au sérieux et va se coucher. Ce sont les patriotes qui viennent le tirer du lit ! L'initiateur de ce soulèvement, le sous-lieutenant Piotr Wysocki, tente d'assassiner le grand-duc Constantin, commandant en chef de l'armée du royaume de Pologne, et frère du tsar. Le 30 novembre, le général comte Pac rejoint finalement les insurgés mais il est en fait plus partisan de la négociation que d'un complot.

Le 18 décembre 1830, Pac entre au conseil dirigé par le prince Adam Czartoryski qui essaye de trouver une issue pacifique au conflit. Il participe aux réunions mais reste silencieux. Il donnera toutefois à l'insurrection 100 000 *złoty*, ce qui constitue la somme la plus élevée donnée par un sénateur. De même, il signe le 25 janvier 1831 l'acte de déposition du tsar Nicolas 1^{er}, empereur de Russie et roi de Pologne. Le 30 janvier, un vote pour déterminer qui sera chef du gouvernement national lui donne 58 voix contre 135 à Adam Czartoryski.

Mais la déposition du tsar avait équivalu à une déclaration de guerre. Lors de l'offensive russe de printemps, le général Pac commande les unités de réserve d'infanterie. Il reçoit la mission de défendre la Vistule au nord de Varsovie avec

¹⁸ *Le Polonais, Journal des intérêts de la Pologne*, 1835.

¹⁹ Le sénateur castellan (*senatora-kasztelana*) était un titre porté par les sénateurs recevant les honneurs les plus élevés, après les palatins. Il gouvernait certaines places fortes et les territoires qui y étaient rattachés.

9 000 hommes, le plus souvent faiblement armés. Nommé sénateur-voïvode²⁰ sans qu'il soit au courant, il participe le 26 mai 1831 à la bataille d'Ostrołęka, symbole de l'échec du soulèvement insurrectionnel. Il se bat jusqu'au dernier moment et est blessé par deux fois, lors de combats acharnés pour reconquérir à la baïonnette le pont sur la Narew. Après l'entrée des troupes russes à Varsovie, le 8 septembre 1831, il quitte la ville avec ses unités, plaidant pour la poursuite des combats.

Finalement, il quitte la Pologne pour Paris en décembre 1831, puis quitte Paris pour l'Italie en 1834, a priori pour remplir une mission secrète confiée par le prince Czartoryski. A Gènes, Rome, Naples, il reprend une vie mondaine. Il se rend à Corfou, Patras, Delphes, aux Thermopyles, à Marathon, dans le Péloponnèse, la Grèce venant d'obtenir son indépendance. Le 6 août 1835, se déplaçant d'Athènes vers Rome, il doit s'arrêter à Smyrne en raison d'une inflammation des intestins et de l'estomac. Il en meurt le 31 août et est enterré à l'abbaye Saint-Polycarpe²¹. Un monument, sculpté par Wladyslaw Oleszczyński²², rappelle son souvenir. Le comte Ludwik Michał Pac avait rédigé son testament à Paris le 9 août 1834. Il évalue ce qu'il possède en 1834 à 800 000 francs. Il demande à ce que ses biens (capitaux, créances, bien mobiliers) soient répartis pour 3/5 à sa fille et pour les 2/5 restants à ses compatriotes polonais militaires en Amérique. Il insiste pour que sa fille habite « *constamment la France jusqu'à sa majorité* ».

On a vu que le comte Ludwik Michał Pac avait eu une vie des plus enthousiasmantes et des plus aventureuses, au cours de laquelle il a souvent côtoyé les plus grands, avec comme fil directeur le retour de sa patrie à la liberté. Il est donc étonnant que cette vie ne soit pas mieux connue, à l'instar de celle d'un Kościuszko, d'un Czartoryski ou d'un Dąbrowski. A la Bibliothèque Polonaise de Paris, on pense toutefois que le comte Pac a été pris comme modèle pour le personnage du comte de *Pan Tadeusz* d'Adam Mickiewicz, ce qui tendrait à prouver l'aura qu'il pouvait avoir. Ce serait peu étonnant dans la mesure où le livre a été écrit en 1834, à une époque où Pac et Mickiewicz résidaient tous deux à Paris.

On soulignera enfin que la Direction des archives nationales polonaises a réalisé un projet en 2010, *Sauver de l'oubli – promotion des idées et de l'héritage du général comte Ludwik Michał Pac*, qui a consisté à envoyer des archives dans une école de Dowszpuda à l'occasion du 180^e anniversaire du soulèvement de novembre 1830. Il reste toutefois de nombreuses zones d'ombres dans sa vie, ce qui devrait pouvoir encore susciter de nouvelles recherches historiques²⁴.

²⁰ *Senator wojewoda* : gouverneur d'une province.

²¹ Le plus ancien lieu de culte d'Izmir, construite en 1620. C'est le sanctuaire catholique le plus visité de Turquie.

²³ Dans une correspondance du 15 mai 1978 (SHD cote 7 HD 624), le Centre Culturel Français d'Izmir (M. Michel Lisowski) signalait que « *des fragments du tombeau du comte Pac ont été retrouvés au Consulat Général de France* », ce qui pourrait indiquer que celui-ci ait été pillé.

²⁴ L'auteur remercie pour leur aide efficace et conviviale les personnels de la Bibliothèque Polonaise de Paris, en particulier Madame Magdalena Glodek, bibliothécaire.

Autre source bibliographique :

- Michel Sokolnicki, *Les origines de l'émigration polonaise en France 1831-1832*, Paris, Félix Alcan, 1910 (Reprints, University of Michigan Library).

Entre Joseph Frank et Louis Bojanus, une longue et tenace inimitié à l'université de Vilnius sur fond de guerres napoléoniennes

Caroline Paliulis

Dès son avènement sur le trône de Russie en 1801, le tsar Alexandre I^{er} entreprit une vaste réforme de l'éducation à l'échelle de son empire. Le 16 avril 1803, la *Schola Vilnensis Princeps* devint ainsi *Imperatoria Universitas Vilnensis*. La nouvelle université allait acquérir un certain degré d'autonomie et d'immunité juridique. Son domaine d'influence couvrait huit provinces administratives, dont la Lituanie, la Biélorussie et une grande partie de l'Ukraine. Les réformes libérales du tsar apportèrent beaucoup de changements dans l'appareil administratif russe. Dépendante du ministre de l'Instruction publique, l'université était dirigée par un curateur et un recteur, tous deux encouragés par le tsar à inviter les professeurs les plus éminents de toute l'Europe. Cette époque allait être considérée comme l'âge d'or de l'université de Vilnius, avec pour fleuron la faculté de médecine. C'est dans ce contexte que se retrouvèrent à Vilnius, parmi d'autres scientifiques européens, Louis Henri Bojanus (1776-1827) et Joseph Frank (1771-1842)¹, invités à y enseigner respectivement la pratique vétérinaire et la pathologie. Ils passèrent plus de vingt ans à travailler l'un près de l'autre... tout en se détestant. Il nous a paru intéressant d'essayer de remonter au nœud de cette navrante situation, dans la mesure où, même si elle reste anecdotique, elle éclaire pourtant un fond historique tout à fait digne d'intérêt. C'est dans les *Mémoires biographiques de Jean-Pierre Frank et de Joseph Frank, son fils, rédigés par ce dernier*² que l'on trouve les détails de leur persistante inimitié.

En 1806, les Frank père et fils étaient déjà installés à Vilnius depuis trois ans, venus à l'invitation du curateur Czartoryski et du recteur Stroynowski. Le père de Joseph, Jean-Pierre Frank, médecin renommé dans toute l'Europe comme précurseur de la santé publique, avait déjà fait mettre en place son *Plan pour l'organisation de la faculté de médecine de l'Université* avant d'être invité à exercer à la cour de Saint-Petersbourg. Joseph, resté à Vilnius, se pencha sur le budget de l'université et gagna en influence auprès de ses collègues pour essayer d'imposer au recteur une gestion plus rationnelle. L'enseignement à la faculté de médecine comprenait de nombreuses disciplines : anatomie,

¹ Voir : Philippe Edel, « L'âge d'or de la médecine francophone à l'Université de Vilnius », *Cahiers Lituanien*, Strasbourg, n°10, automne 2009.

² Totalisant près de 3 500 pages, ce volumineux manuscrit constitue un remarquable témoignage historique sur les pratiques médicales et la vie sociale en Europe pendant près d'un siècle, entre 1745 et 1842. Il est conservé à la Bibliothèque de l'université de Vilnius.

pathologie, toxicologie, histoire de la médecine, pharmacie et pharmacologie, médecine clinique et thérapie spéciale, chirurgie, obstétrique, chirurgie vétérinaire, physiologie et jurisprudence médicale³. Ces postes étaient occupés par des universitaires venus de toute l'Europe, et notamment de France - comme Briotet, Régnier, Bécu... Le recteur Stroynowski se rangea à l'avis de Joseph Frank de ne plus inviter pour le moment d'autres professeurs de l'étranger à Vilnius car, ceux-ci étant très bien reçus, leur entretien devenait onéreux (salaires, logements, etc.). Il voulut cependant encore inviter un professeur pour



Joseph Frank
(lithographie de J. Rustem)

« *l'économie rurale et l'art vétérinaire, matières très demandées par les habitants* ». Il fit part à Joseph Frank d'une démarche qui venait d'échouer auprès d'un vétérinaire de sa connaissance qui paraissait tout à fait convenir mais qui, malheureusement, ne pouvait se dégager de sa place actuelle. Il s'agissait de Louis Henri Bojanus de Darmstadt. C'est alors que Joseph Frank ne cacha pas sa joie à l'annonce de ce contretemps et en expliqua la raison au recteur.

En 1801, Joseph Frank exerçait la pathologie à Vienne auprès de son père, lui-même à l'époque directeur de l'hôpital général de la ville. Le père commença à confier des patients à son fils. C'est ainsi que Joseph fit la connaissance de M^{me} d'Eibenberg, veuve du prince de Reuss, envoyé d'Autriche à la cour de Prusse. Elle tenait salon, recevant chez elle toute l'intelligentsia de la société viennoise. Cette occupation, quoique très agréable, la fatiguant, Jean-Pierre Frank lui avait conseillé d'engager une dame de compagnie pour la seconder. Le choix tomba sur Wilhelmine Roose, très jolie personne, fiancée au docteur vétérinaire Louis Bojanus. C'est pendant un voyage scientifique de celui-ci qu'une liaison eut lieu entre Joseph Frank et Wilhelmine. Bojanus, qui avait retardé son mariage pour faire son périple scientifique, hâta son retour à Vienne tandis que, de son côté, Frank hâta son départ pour la France. C'est une lettre de son père qui lui donna plus tard le signal du retour, le prévenant que Bojanus avait quitté Vienne. Soulagé de ne pas avoir à affronter l'homme qu'il avait lâchement fui après avoir compromis sa fiancée, Joseph enthousiaste ajouta : « *D'ailleurs, vous n'y perdez rien, car il nous faut un vétérinaire pratique et Bojanus ne l'est pas. Je tâcherai de vous procurer un tout autre homme, à savoir M. Martin-Albert Tögl, de Prague*⁴. » Cette remarque

³ Ramūnas Kondratas, « *Joseph Frank (1771-1842) and the development of clinical medicine* ». Thèse de doctorat, département d'histoire de la Science. Université de Harvard. 1977.

⁴ Martin Albert Tögl, originaire de Sternberg en Moravie, bien connu à l'époque pour ses travaux et publications sur l'os du cheval, la peste bovine, la variole et la sangsue du mouton.

prouva qu'il avait suivi l'évolution de la carrière de son rival. C'était pourtant bien naïf de sa part de révéler au recteur ces péripéties, car désormais tout Vilnius allait être au courant.

Mais Tögl déclinant le poste, Bojanus se ravisa et sollicita la chaire de vétérinaire de l'université de Vilnius. Frank devrait donc l'affronter et peut-être aussi revoir Wilhelmine, qui était devenue entre-temps Madame Bojanus. Frank écrivit : « *Il fallut donc me préparer à vivre dans une petite ville avec l'homme, pour m'éloigner duquel j'avais parcouru une partie de l'Europe. Je devais m'attendre à rencontrer, à chaque pas, la femme que j'eus tant de peine à bannir de mon cœur.* »

Louis et Wilhelmine Bojanus arrivèrent donc à Vilnius en 1806. Joseph mentionna seulement un échange de visites et que, en allant chez Bojanus, il n'avait pas pu revoir celle qui avait pris son cœur, cinq ans auparavant. « *Je la rencontrais ensuite en société, où nous balbutiâmes quelques mots, elle en pâlisant, moi en rougissant. Comme elle prit bientôt le parti de ne plus sortir, des années passèrent sans que je la visse.* » Que se dit-il au cours de cette première confrontation "d'homme à homme" entre Frank et Bojanus, Frank ne l'a pas mentionné dans ses *Mémoires*. Si Frank n'avait pas fui Vienne, Bojanus l'aurait peut-être provoqué en duel, comme cela se pratiquait au XIX^e siècle... Avant de se spécialiser comme vétérinaire, Bojanus fut médecin. Il avait obtenu son doctorat en médecine et en chirurgie en 1797 à l'université d'Iéna, puis avait passé une année à Vienne sous la direction de Jean-Pierre Frank. L'autorité d'un tel maître en imposait certainement au jeune Louis, il n'osa peut-être pas être confronté avec son fils.

Et Madame Frank, qu'en pensait-elle ? Car, à l'époque de cette aventure avec Wilhelmine, Frank était marié depuis trois ans avec l'égérie de Beethoven et de Haydn, la chanteuse Christiane Gerhardy⁵. Il convient de la mentionner car, tout comme Louis Bojanus, la famille de Christiane Gerhardy-Frank était aussi originaire de Bouxwiller en Alsace... Comme beaucoup de jeunes protestants alsaciens à cette époque-là, le père de Christiane – fils de pasteur luthérien – était parti chercher fortune en Europe centrale et devint l'associé d'une fabrique de coton à Lettowitz (aujourd'hui Letovice), en Moravie. Mort très tôt, il laissa sa femme et deux enfants en bas âge. Son associé, M. Kunz, devint alors tuteur de la famille. Il donna une pension à la veuve et se chargea de l'éducation des deux enfants. Pendant ce temps-là, à Bouxwiller où le père de Bojanus – également petit-fils de pasteur – travaillait à la régence du comté de Hanau-Lichtenberg, Louis Bojanus et ses frères et sœurs (tous nés entre 1775 et 1789) ainsi que les cousins et cousines de Christiane (nés entre 1781 et 1789), tous donc de la même tranche d'âge, durent se connaître et se fréquen-

⁵ Caroline Paliulis, « La maison Frank et l'intelligentsia de Vilnius au début du XIX^e siècle », *Cahiers Lituanien*, Strasbourg, n°10, automne 2009.

ter au sein de l'élite administrative et ecclésiastique de la petite ville. Quand la Terreur frappa Bouxwiller en 1793, la famille Bojanus ira se réfugier d'abord sur la rive allemande du comté, puis à Darmstadt⁶. Louis Bojanus y finit ses études secondaires avant d'entrer à l'université d'Iéna, au moment où Christiane se retrouvait à Vienne et où son frère entra dans l'armée autrichienne⁷. Originaire donc de la même petite ville que la famille de Madame Frank et connaissant ses cousins, Louis Bojanus avait peut-être dû se contraindre à une certaine retenue. Il est donc permis d'imaginer qu'au cours de cette première visite, Bojanus, qui n'avait pas un caractère facile⁸, avait dû se contenter de quelques paroles cinglantes ou, tout au moins, afficher une froideur qu'il laissa Frank libre d'interpréter, ce qui expliquerait que ce dernier ait été ensuite constamment mal à l'aise en sa présence, toujours en rappel de sa faute passée et de sa lâcheté, et que, par réaction, il ait cherché systématiquement à trouver la faille chez le très respectable Bojanus. Bojanus et Frank se côtoieront tous les jours, en s'ignorant le plus possible. Les révolutionnaires français ayant fait de lui un « émigré » et un « Hessois », Bojanus préféra naturellement la compagnie de ses collègues allemands ou russes.

Les anciens territoires lituaniens de la République des Deux Nations ayant été absorbés par la Russie lors du troisième partage en 1795, la progression de Napoléon vers l'Est fit naître dans la région bien des espoirs, mais créa des camps divergents. Le curateur de l'université, Adam Czartoryski, chargé de contrôler les activités de l'université, était un prince lituanien polonisé de la branche des Jagellon. Ami intime du tsar, ce qu'il resterait toute sa vie durant, il penchait pour une réconciliation de la Russie avec la Pologne, qu'il voulait cependant souveraine, et cherchait à tout prix à devancer l'influence grandissante de Napoléon, en pressant Alexandre de donner une solution au problème polonais, prévoyant que Napoléon se servirait de la question polonaise comme d'un atout contre la Russie. Il rêvait de concrétiser cette restauration en faisant couronner le tsar Roi de Pologne et de Lituanie. Il joua un rôle déterminant dans la protection de l'université impériale de Vilnius.



Louis Henri Bojanus
(lithographie de F. Lehmann)

⁶ Philippe Edel, « Les « émigrés » français face à la tourmente napoléonienne : le cas de Louis Henri Bojanus en Lituanie », *Darbai ir Dienos*, Kaunas, n°55, juin 2011.

⁷ Pendant les guerres napoléoniennes, il devint aide de camp du général autrichien Frédéric Bianchi.

⁸ Tomas Venclova, *Vilniaus Vardai*, Vilnius, R. Paknio leidykla, 2006, p. 111.

Le recteur, qui marqua la période napoléonienne à Vilnius, était l'astronome Jean (Jan) Sniadecki. Il venait de Cracovie rejoindre son frère André (Jędrzej), mathématicien et chimiste, déjà enseignant à l'université de Vilnius. Les deux frères polonais étaient très marqués par le siècle des Lumières. Jean avait été à la Sorbonne élève de l'astronome et mathématicien Laplace, alors qu'André était en correspondance continue avec l'Académie des sciences de Paris et les grands chimistes de l'époque, dont Lavoisier. Les deux frères élevaient leurs enfants d'après les principes de Jean-Jacques Rousseau. Leur vision de Napoléon comme libérateur du joug de l'empire tsariste allait se révéler ouvertement, mais l'université, joyau à préserver dans une Pologne qu'ils espéraient redevenir bientôt souveraine, leur tenait tous deux à cœur. Les ministres successifs de l'Instruction publique, quant à eux, menaient une politique d'intégration dans l'empire russe. A fortiori, les gouverneurs civils et militaires de Vilnius, dont certains avaient combattu directement les Français, n'avaient aucune indulgence pour tous ceux qui fraternisaient avec les idées de Napoléon.

Pour l'année 1811, Frank fait mention d'une note du nouveau ministre de l'Instruction publique, Alexei Kirillovitch Razoumovski, qui s'interrogeait sur l'absentéisme de certains professeurs aux séances de l'université. Sommé par le recteur de répondre, Frank donna comme prétexte ses visites tardives à la clinique médicale de pathologie. Par contre, « *les professeurs Abicht⁹, Groddeck¹⁰ et Bojanus déclarèrent qu'ils n'assistaient pas aux séances de l'université, parce que le recteur s'y conduisait en despote et que les professeurs, assez osés pour ne pas partager son opinion, s'exposaient sans fruit à des désagréments. Frank ajoute que Bojanus surtout éleva la voix avec une hardiesse, qui étonna tout le monde.* » En effet, l'atmosphère était des plus tendues à l'université. Des clans s'étaient ainsi créés. Jean Sniadecki voulait « poloniser » l'université ; il n'aimait pas les étrangers dont il voulait réduire le nombre et exigea par exemple que Bojanus n'utilise plus le latin pour donner ses cours, mais l'allemand, langue qu'il n'aimait pas mais qui permettait de faire traduire le cours en polonais par un étudiant. De manière générale, les « Polonais » jugeaient les « Allemands » méprisants envers la langue et la culture polonaises. Ce qui paraît fort injuste étant donné les efforts de Bojanus et de Frank pour apprendre le polonais... « *Certaines séances tenues à l'université étaient houleuses : les désaccords entre partis tournaient en querelles, comme on peut le déduire d'après cet épisode : il arrivait que le recteur Sniadecki en séance du respectable conseil de l'université utilisait ce style pour entrer en matière: Messieurs, parmi nous se trouve un crapaud qui crache sur notre université*

⁹ Johann Heinrich Abicht, né le 4 mai 1762 à Volkstedt (Electorat de Saxe), enseignait la philosophie allemande.

¹⁰ Gottfried Ernst Groddeck, philologue classique, enseignait le latin et le grec. Il était également précepteur chez les Czartoryski et directeur de la bibliothèque de l'université.

*auprès du gouvernement ! A cela Groddeck répondait en hurlant : c'est toi le crapaud ! Après des débuts ouvrant de telles perspectives, les autres membres des partis faisaient tout leur possible, pour que la température émotionnelle de la séance ne s'effondre pas.¹¹ » Pour Frank, si Bojanus osait affronter ainsi le recteur c'est qu'il avait su gagner l'amitié de M. Lawinski, le nouveau gouverneur civil qui lui fit obtenir la Croix de Saint-Vladimir de quatrième classe¹², « sous prétexte de services rendus pendant une épizootie. » Frank poursuit : « Je dis : sous prétexte, car M. Bojanus, tout expert qu'il était dans l'anatomie comparée, manquait de connaissances dans la pratique vétérinaire ». Obligé de reconnaître l'expert en anatomie comparée, Frank jubilait de mettre Bojanus en échec dans le domaine de la pratique. Il affirme également qu'un certain Rudolphi, chargé de pratique vétérinaire à la députation scientifique médicale de Berlin, voulant s'informer sur cette épizootie en Lituanie et « convaincu de l'incapacité de Bojanus », s'adressa directement à lui plutôt qu'à Bojanus... Plus loin, Frank relate un incident comme preuve à l'appui : « *Le public de Vilna n'ignorait point l'incapacité de Bojanus dans l'exercice de l'art vétérinaire. Il en avait donné une preuve éclatante à son arrivée à Vilna. Consulté pour une vache malade, il prescrivit un remède, pour lequel l'apothicaire demanda trente roubles argent. Le propriétaire de la vache, épouvanté du prix, retourna chez M. Bojanus pour savoir s'il lui répondait de la guérison de la bête. Le vétérinaire déclara qu'il ne le pouvait pas. En ce cas, répliqua le propriétaire, je garderai mes trente roubles pour l'achat d'une autre vache, si je perds celle-ci qui n'a pas coûté davantage.* »*

Frank poursuit avec un autre exemple : appelé pour une vache morte dans la propriété du général Bennigsen, commandant en chef des troupes russes en Lituanie, Bojanus déclara en voyant l'animal qu'il s'agissait d'un début d'épizootie. Il affirma qu'on en aurait bientôt confirmation par l'autopsie qui révélerait les charbons gangreneux dans les viscères. Il mettait en garde celui qui opérerait cette dissection sur les dangers de contamination, ne voulant pas risquer de la faire lui-même. Frank, ami des Bennigsen qui avait été appelé un peu avant Bojanus, avait lui diagnostiqué une crise de tympanitis (météorisme, gonflement du ventre) dont l'animal avait dû se rendre victime pour



Christiane Gerhardy
(lithographie de J. Rustem)

¹¹ Birute Raišienė, *Andrius Sniadeckis*. Vilniaus universiteto leidykla, 2005.

¹² Cet ordre impérial russe conférait la noblesse héréditaire à celui qui s'était distingué par ses actions.

avoir brouté trop rapidement une herbe grasse. Il avait constaté que le reste du cheptel se portait très bien. Plus tard, Frank revint pour assister l'aide de Bojanus à l'autopsie, lui prit même le scalpel des mains et ouvrit lui-même pour avoir confirmation de son propre diagnostic ; tous les viscères étaient sains, seulement extrêmement distendus par d'énormes quantités de gaz. Le lendemain, Bojanus envoya un mot à Frank le prévenant que son aide, suite à cette dissection, était atteint d'une très grosse fièvre avec délire et ajouta : *« son sort ne peut pas être indifférent à votre conscience »*. L'ayant visité, Frank constata une simple fièvre intermittente et écrivit en retour à Bojanus : *« votre aide est aussi éloigné d'une fièvre de mauvaise nature que la vache qu'il a disséquée l'était d'une affection épizootique. Il n'a qu'une intermittente, probablement tierce. Le malade, profitant de l'apyrexie de demain, pourra venir en personne vous l'assurer. En attendant, je vous remercie de la part que vous prenez à ma conscience. »* Une toute petite phrase suit : *« je ne m'étais point trompé »*. Prendre en flagrant délit une erreur de diagnostic du grand Bojanus était évidemment jubilatoire, une bonne revanche peut-être sur une humiliation passée... Lorsque Bojanus avait élevé la voix contre le recteur, Frank avait aussi commenté que c'est parce qu'il croyait avoir l'appui de deux aides de camp de l'empereur présents à Vilnius, à propos desquels il ajoute - ce qui discrédite encore son impartialité - que *« l'un d'entre eux faisait la cour à Mme Bojanus... »*

Les conquêtes napoléoniennes avaient rendu la vie dure aux médecins de Vilnius et les avaient obligés à beaucoup de charité. Les batailles de 1806 avaient fait arriver à Vilnius des troupes russes en piteux état. Après les batailles d'Auerstädt et d'Iéna, et après celle de Preussisch Eylau l'année suivante, les soldats avaient reflué sur Vilnius, atteints du typhus, de dysenterie, de maladies nerveuses, de bronchites et de diarrhées. Le général Alexandre Rimski-Korsakov, gouverneur militaire de Vilnius, avait réquisitionné des bâtiments de l'université sans tenir compte des risques de contagion. Au nom de la Société de médecine de Vilnius tout juste créée, André Sniadecki et Frank en tête vinrent demander à Korsakov d'isoler les malades. Estimant qu'ils venaient lui donner une leçon, celui-ci menaça André Sniadecki de le déporter sur le champ en Sibérie et lui retira ses fonctions de professeur enseignant à l'université pour en faire un simple médecin des armées. Joseph Frank et André Sniadecki se connaissaient depuis l'université de Pavie où ils avaient fait leurs études. De plus, André habitait aussi au n° 1 de la Grand-rue (aujourd'hui Didžioji) de Vilnius, dans le même immeuble que Frank, où se réunissaient régulièrement les membres de la Société de médecine, entre autres Bécu, Lobenwein, Briotet.

En 1812, alors que Napoléon franchissait le Niémen et que les avant-postes des Français n'étaient plus qu'à dix lieues de Vilnius, les professeurs Lobenwein, Bojanus, Czerniawski et Pinabel quittèrent précipitamment Vilnius pour

Saint-Pétersbourg avec leurs familles, sans en avertir le recteur qui considéra qu'ils avaient abandonné leurs postes. On peut se demander pourquoi ces deux Français d'origine, Pinabel et Bojanus, prirent la fuite devant l'arrivée de Napoléon. Louis Bojanus sembla ne pas vouloir revivre la terreur que lui avaient inspirée adolescent les révolutionnaires arrivant dans son Bouxwiller natal et qui avaient obligé sa famille à fuir. Quant à Jean Pinabel de Verrière¹³, d'origine noble, il n'avait sans doute aucune sympathie pour l'Usurpateur. Les Frank auraient-ils fui aussi cet été-là s'ils n'étaient pas déjà partis pour Vienne, Joseph ayant été chargé par le ministre de l'Instruction publique de recruter des médecins pour le front russe ? Lorsque Napoléon était arrivé à Varsovie en 1806, Frank avait prévu de rester à Vilnius. Bien que séduit par les idées révolutionnaires, il avait été déçu. De plus, il ressentait envers le tsar une réelle reconnaissance, qu'il tentait de transmettre à ses étudiants : « *Je prévoyais que les deux soi-disant patriotes Czartoryski et Sniadecki emploieraient tous leurs moyens pour étouffer le germe de reconnaissance envers le gouvernement russe, que je tâchais de faire naître dans les cœurs des élèves entretenus à ses frais.* » Les Sniadecki, quant à eux, recevront Napoléon à l'université. A l'empereur qui demandait à André Sniadecki quel genre de chimie y était enseignée, il répondit : « *la même que celle qu'on enseigne à la Sorbonne* ». Saint-Pétersbourg apprit bien vite que Jean avait prononcé un discours d'accueil à la Grande armée dans lequel il avait qualifié le tsar Alexandre de Caligula... Malgré l'indulgence du tsar qui amnistia bien des nobles qui avaient suivi Napoléon, l'administration russe locale opéra, elle, de sévères répressions non seulement dans l'université, mais dans toute la Lituanie.

Alors que Joseph Frank se trouvait toujours à Vienne – en liesse à l'annonce des revers de Napoléon par le *Bulletin de la Grande Armée* – le recteur envoya une lettre à Frank lui demandant de revenir, pour reprendre d'urgence l'école clinique qui était en grand danger. Depuis des mois, la Russie se concentrait sur l'effort de guerre et l'université ne recevait plus d'argent. Il en appelait à la générosité de Frank et à son attachement à la Lituanie. Jean-Pierre Frank pensa qu'il était urgent pour son fils de repartir et lui donna même l'argent du voyage.

En revenant de Vienne en hâte, sur les routes défoncées par les passages d'artillerie, il rencontre à Varsovie un membre du conseil suprême du grand-duché de Varsovie, le prince Lubecki, qui l'avertit de la gravité de la situation où se trouve l'université. Le ministre de l'Instruction publique Razoumovski ne veut plus entendre parler de cet établissement : « *il est en guerre avec le curateur et furieux contre le recteur.* » En tant qu'administrateur de l'empire

¹³ Diplômé de la Sorbonne, il fut en 1797, l'année de sa venue à Vilnius, l'instaurateur de l'enseignement du français comme matière universitaire.

russe, il ne peut admettre que le recteur Jean Sniadecki ait soutenu Napoléon qui l'avait même nommé à la tête de la Commission d'éducation du grand-duché de Lituanie¹⁴.

De leur côté, Lobenwein et Bojanus, toujours retenus à Saint-Pétersbourg par le ministre de l'Instruction publique et n'ayant toujours pas reçu l'autorisation de revenir à Vilnius, « *loin de solliciter l'oubli du passé pour leur chef, soufflent au contraire le feu.* » Il y avait un réel danger que le ministre de l'Instruction publique sanctionne l'université tout entière. D'après le prince Lubecki, la question du transfert de l'université vers le collège des jésuites de Polotsk avait même été évoquée pour ne laisser à Vilnius que la faculté de médecine et convertir le reste en une école militaire... Lubecki espérait qu'une fois encore le curateur Adam Czartoryski fléchirait l'empereur et saurait plaider les intérêts de son université. Frank, revenu à Vilnius, calma les esprits et incita à la reprise normale de tous les cours. A Vilnius, il retrouvera le général Korsakov, revenu avec des pouvoirs plus étendus et notamment le droit de vie ou de mort sur ses sujets. Vaincu lui-même autrefois par Masséna à la bataille de Zürich en 1799, Korsakov se montrera sévère envers ceux qui avaient soutenu les Français.... Pour l'instant, il s'agissait d'enterrer les quelque 40 000 morts laissés par Napoléon.

Le ministre de l'Instruction publique ne parla plus de dissoudre l'université en voyant revenir Frank, mais laissa passer toute l'année scolaire sans renvoyer les trois professeurs qu'il retenait à Saint-Pétersbourg. « *Dieu sait dans quel but* » souligna Frank. A l'été 1814, il libéra finalement Bojanus qui revint à Vilnius. Sans doute très frustré d'avoir subi cet exil forcé de deux ans à Saint-Pétersbourg, rasséréiné par la victoire d'Alexandre et certainement aussi par le retour de Frank, qui prouvait ainsi sa fidélité à la couronne russe et sa persévérance à vouloir maintenir la réputation du niveau de la faculté de médecine, Bojanus fit une visite à Frank en arrivant à Vilnius pour « *lui raconter mille choses de Pétersbourg* ». Parmi toutes les nouvelles sur leurs collègues, il lui dit que le ministre de l'Instruction publique ne permettrait à Lobenwein de revenir à Vilnius que s'il obtenait pour lui la place de recteur, c'est-à-dire en remplacement de Sniadecki... Frank fut « *étonné de cette confiance de la part d'un homme qui s'était toujours montré mon ennemi.* » Bojanus, tout comme Frank, désirait par-dessus tout reprendre ses cours. Il savait les liens qui s'étaient tissés entre Frank et les Sniadecki et souhaitait peut-être le ménager pour que ce remplacement se passe bien.

L'année 1815 fut importante pour l'université de Vilnius, car elle vit Louis Bojanus, élève de Cuvier, débiter les cours d'anatomie comparée, discipline instaurée pour la première fois dans une université de l'empire de Russie. Mais Frank commenta la nouvelle de cette manière : « *son inactivité, prolongée au-*

¹⁴ Bronius Dundulis. *Napoléon et la Lituanie en 1812*, Paris, PUF, 1940.

delà de deux années, sans détriment à sa pension entière, lui valut encore une augmentation de cinq cent roubles (2 000 francs) d'appointements, pour donner un cours d'anatomie comparée... » Comme Bojanus énonçait ses titres au début de son discours inaugural, Joseph s'aperçut qu'il était devenu membre de l'Académie impériale de Saint-Petersbourg et ajouta aigri : « *cet honneur qui fut aussi décerné à Lobenwein, mais jamais accordé ni à mon père, ni à moi.* » Jean Sniadecki n'avait pas plus d'admiration pour le pionnier de l'anatomie comparée et, lorsque le ministre lui demanda de verser des augmentations à Bojanus, Pinabel et Czerniowski, il lui répondit outré : « *il est certainement très décourageant pour les professeurs qui sont restés à Vilna pour y travailler de voir que des batteurs de pavé de Petersbourg sont récompensés pour leur fainéantise.* » Il ajouta : « *les caisses de l'université ne sont pas en état de faire face à tous ces actes de générosité, d'autant que c'est contraire aux statuts de l'université.* » Accuser Bojanus de fainéantise, cela prouvait que Sniadecki était peu au courant des travaux de ses professeurs. Bojanus avait tâché de mettre à profit son séjour forcé à Saint-Petersbourg en rencontrant ses confrères de l'Académie impériale des sciences et préparait depuis plusieurs années son magistral *Anatome Testudinis Europaeae* qui allait comprendre 40 planches et 213 illustrations, détaillant l'anatomie de la cistude (tortue) d'Europe, qu'il publia à Vilnius en 1819¹⁵. Jean-Pierre Frank avait fait maints efforts pour promouvoir l'étude comparative de l'anatomie animale et humaine. Ce vœu de longue date se réalisait enfin grâce à son ancien étudiant Louis Bojanus. Joseph n'avait évidemment pas mentionné dans ses *Mémoires* la réaction de son père.

Lobenwein revint de Saint-Petersbourg avec deux lettres, l'une renvoyant Sniadecki et l'autre le nommant lui-même nouveau recteur. Ainsi la sanction tomba pour Sniadecki. Plusieurs changements intervinrent en 1816 dans le domaine de l'instruction publique. Le comte Razoumovski fut remplacé par le prince Galitzine, l'université de Vilnius retrouvant son ancien curateur. « *Ce furent des coups de foudre pour Lobenwein, Bojanus, Czerniawski* » nota Frank. Probablement excédés par Adam Czartoryski qui, revenu dans son domaine de Pulawy en Pologne, continuait de planifier une Pologne souveraine. « *Quant à moi, je fus persuadé que le bien public n'y gagnerait rien.* » En effet, de Vilnius à Pulawy, la distance était de 525 km, et de Vilnius à Saint-Petersbourg 650 km. Cela n'allait pas faciliter les échanges entre le ministre, le curateur et le recteur. Le changement de ministre entraîna de nouveau un changement de recteur. Frank déclina la proposition de Czartoryski d'assumer cette fonction. Ce fut Malewski le nouveau recteur. La même proposition fut faite plus tard à Bojanus qui la déclina également.

¹⁵ Piotr Daszkiewicz, « Ludwik Bojanus, un naturaliste alsacien à Vilnius », *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle et Ethnographie de Colmar*, 2004, Vol. 65.

Pour l'année 1817, lors d'une séance de la faculté de médecine, Frank relata encore une légère dispute concernant l'organisation des cours. Ceux de Lobenwein empiétant sur les siens, Frank s'emporta et reprocha à Lobenwein de venir faire ses cours « *le cure-dents à la bouche. Bojanus alors se mêla de la dispute et taxa ma plainte de chicane. A ce mot, je pris mon chapeau et m'en allai...* » Les années passèrent et Frank resta amer et aigri, pour ne pas dire jaloux. En 1819, il écrivit : « *Nous reçûmes à Pâques la nouvelle que les professeurs Lobenwein et Bojanus allaient être décorés de l'ordre de Ste Anne seconde classe et les professeurs Czerniawski et Pinabel de celui de St Wladimir quatrième classe. Ils n'avaient absolument rien fait que de fuir à Petersbourg à l'arrivée des Français et cabaler contre l'université.* »

En 1820, Lobenwein mourut et fut remplacé provisoirement par Pelikan à la chaire d'anatomie. Frank se soucia de lui trouver un remplaçant. Bojanus s'imposait évidemment, mais Frank trouva le moyen de rester méprisant à son égard : « *Bojanus s'étant particulièrement voué à l'anatomie humaine et comparée, mes vues se portèrent d'autant plus naturellement sur lui qu'il en résultait une belle occasion de nous en débarrasser comme professeur d'art vétérinaire. Le recteur Malewski lui en ayant parlé, il ne se montra pas éloigné de faire cet échange, mais à des conditions trop onéreuses pour être accordées.* » Devant le refus de Bojanus, Frank s'adressa au ministre de l'Instruction publique en lui demandant de passer outre le concours mis en place pour le poste d'anatomie et d'approuver sans tarder la candidature d'un anatomiste italien, Moreschi, en y incluant quelques phrases très désobligeantes à l'égard de Bojanus et de Pelikan : « *serait-ce parce qu'un de ses membres se flatte encore d'être indispensable et qu'un autre trouve de l'intérêt dans sa place provisoire.* » Cette lettre fut divulguée à Bojanus et Pelikan par la chancellerie. Frank nota leur réaction : « *ils furent tellement blessés par le passage qui les regardait qu'ils se mirent en quatre pour faire échouer mon projet. Le concours tant désiré eut lieu bien tard. Il n'était arrivé qu'un seul mémoire du docteur Baer de Königsberg, protégé par Bojanus.* »

La dernière fois que Frank mentionna Bojanus, ce fut à l'occasion de la visite du grand-duc Constantin. Ayant négligé de solliciter une audience particulière pour présenter ses étudiants, Frank nota : « *les professeurs Bojanus et Pelikan furent plus empressés que moi et le premier surtout parut avoir gagné la faveur du prince, en lui présentant un modèle de Havre-Sac qui, selon lui, devait moins gêner la poitrine du soldat. C'était peut-être le cas, mais aux dépens de la colonne vertébrale, sur laquelle ce fardeau portait tout son poids. Le grand-duc Constantin et Wylie en ayant jugé de même, l'empereur n'adopta pas la réforme proposée par Bojanus, qui avait déjà rêvé des grandes récompenses.* »

On aurait dû trouver le récit de leur départ respectif de l'université si le tome 5 des *Mémoires* de Frank n'avait pas disparu. Le dernier à l'avoir eu entre les mains, après la mort de Joseph Frank, fut Pelikan...

Le ton amer, acide, jaloux de Frank envers Bojanus aura donc été une constante tout au long de ses *Mémoires*.

Ces deux scientifiques que tout aurait pourtant dû rapprocher pour construire une solide amitié, leur origine, leurs parcours d'études, leurs voyages scientifiques, leurs créations et leurs écrits au profit de la science, leur fidélité à la couronne russe, le souci de leurs étudiants dont ils furent très appréciés et même les enfants que l'un et l'autre avaient adoptés en Lituanie, seront restés cependant ennemis jusqu'au bout, sans doute parce qu'ils avaient aimé la même femme ... Ils quittèrent Vilnius à peu près en même temps - en 1824 - Louis Bojanus, pour raisons de santé, retournant à Darmstadt tandis que les Frank, eux, regagnèrent l'Italie.



Le cabinet d'histoire naturelle de Jean Hermann
(photo Musées de Strasbourg, Mathieu Bertola)

Les visiteurs lituaniens et polonais du célèbre cabinet d'histoire naturelle de Jean Hermann au XVIII^e siècle

Piotr Daszkiewicz

Jean Hermann (1738-1800), naturaliste et médecin strasbourgeois, a été l'un des plus grands savants de son époque. Il était connu, non seulement pour ses travaux scientifiques et son enseignement, mais aussi pour les collections qu'il réussit à réunir. Son cabinet d'histoire naturelle à Strasbourg était rapidement devenu une véritable référence, un lieu incontournable de visites et de rencontres pour les savants venant de l'Europe tout entière. A cette époque, les cabinets d'histoire naturelle jouaient un rôle important, étant à la fois lieux de dépôts des collections, centres de formations scientifiques et lieux de rencontres des curieux de la nature. Notons que c'est aussi Jean Hermann qui créa le Jardin botanique de l'université de Strasbourg, également un modèle du genre en Europe.

Du point de vue de l'histoire de la République des Deux Nations (Pologne-Lituanie), il est intéressant de remarquer que, c'est le naturaliste et médecin Jean-Etienne Guettard (1715-1786) en personne qui servit de guide à Jean Hermann, venu à Paris pour compléter sa formation de naturaliste et visiter les plus importantes collections de la capitale, dont la sienne et celle de l'église Saint-Sulpice¹. Cette visite eut lieu quelques mois après le retour de Guettard de Pologne, où il passa deux ans en qualité de médecin de l'ambassadeur de France.

Le cabinet de Strasbourg attirait des personnalités de toute l'Europe. Dans plusieurs études récentes dont il fut l'objet², les auteurs ont souligné la présence, parmi ses visiteurs, de nombreux officiers et dignitaires de la République des Deux Nations, dont Michał Jerzy Poniatowski (1736-1794), le jeune frère du roi Stanisław August, dernier primat de Pologne-Lituanie et archevêque de Gniezno. Les Archives municipales de Strasbourg conservent sur ce sujet un document précieux pour l'histoire des sciences : *la Liste des visiteurs du Cabinet Hermann*³. Cette liste permet de découvrir l'importance de la collection naturaliste de Strasbourg pour le développement de la science en République des

¹ Voir les documents conservés à la Bibliothèque universitaire et nationale de Strasbourg et publiés par Ernest Wickersheimer *Note de Jean Hermann sur quelques cabinets parisiens de curiosités*. Société des sciences, agriculture et arts du Bas-Rhin, Strasbourg, 1921, p. 1-12.

² Jean Lescure, Roger Bour et Yvan Ineich, « Jean Hermann (1738-1800), Professeur d'histoire naturelle et Herpétologiste strasbourgeois », *Bulletin de la Société Herpétologique de France*, 2009, n° 130-31, p. 1-21 ; Claude Viel, « Le cabinet d'histoire naturelle de Jean Hermann à Strasbourg », *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1989, p. 77/280 : 30-33 ; Dorothée Rusque, « Cabinets d'histoire naturelle et jardin botanique à Strasbourg au XVIII^e siècle : de la curiosité à la classification », *Chantiers historiques en Alsace*, 2006, n° 6, p. 37-53.

³ Archives municipales de Strasbourg, Fonds sur la Société d'histoire naturelle de Strasbourg. *Liste des visiteurs du Cabinet Hermann*, côte 8Z 11/3 XIB

Deux Nations. Le grand nombre de visiteurs polonais et lituaniens résulte non seulement du rôle de la ville alsacienne, un des plus importants centres culturels et scientifiques de l'époque, mais aussi du fait que Strasbourg se trouvait sur la route menant de la Pologne à Paris via Dresde. Tout comme Strasbourg, la capitale de la Saxe était en effet une ville de prédilection pour les « grands tours », ces voyages d'étude des jeunes nobles de l'Europe des Lumières, dont ceux de l'élite polono-lituanienne. Elle attirait par son architecture et sa grande richesse intellectuelle, y compris en collections naturalistes. Par ailleurs, rappelons que les deux princes électeurs de Saxe, Auguste II et Auguste III, étaient également rois de Pologne et grands-ducs de Lituanie.

Il est intéressant de noter que la première proposition d'enseigner la minéralogie et la géologie en République des Deux Nations soit venue de Strasbourg. Jacques-Reinhold Spielmann (1722-1783), médecin et naturaliste, mais aussi professeur de Jean Hermann, en fut l'auteur. Il répondait ainsi à l'initiative de Jean-Frédéric von Herrenschwand (1715-1798), un médecin suisse engagé par le roi et grand-duc Auguste III qui fut à l'origine de la première tentative de réforme de l'enseignement de la médecine à Varsovie et de la création d'un *Collegium Medicum*. En effet, Herrenschwand avait adressé son projet à divers savants en sollicitant leurs remarques. Spielmann répondit à cette requête, et parmi ses propositions, on trouve un point sur la création d'un poste de professeur de minéralogie, comme c'était le cas à Strasbourg. C'était la première proposition de la sorte dans cette partie de l'Europe.

Parmi les visiteurs du cabinet Hermann, nous trouvons les noms des plus grandes familles aristocratiques polono-lituanienues : les Lubomirski, Pac, Poniatowski, Radziwiłł [Radvila], Sapieha, Tyzenhauz. Outre le jeune frère du roi Stanisław August, Michał Jerzy Poniatowski (1736-1794) déjà cité (il visita le cabinet le 5 octobre 1790), évoquons Antoni Tyzenhauz (1733-1785), le « trésorier de Lituanie » et l'un des plus importants hommes d'Etat (deux visites, le 13 septembre 1778 et 27 mars 1782). Le 6 novembre 1785, Hermann nota la visite de « *M. de Rzewuski, grand général de Lituanie* [Seweryn Rzewuski (1743-1811)] et *Mme née Lubomirska* [Konstancja Małgorzata Lubomirska (1761-1840)], *filles du Grand maréchal de Pologne avec M. le comte de Pac et M. le comte Oleszky du Régiment de Salem-Salem* ».

Hermann nota aussi sur sa liste de nombreux ecclésiastiques : « *l'abbé Górski, suffragant de Poméranie* » (14 avril 1782) ; le même jour, il nota la visite de « *Mr l'abbé Tempie, Français de Livonie & chanoine de Smoleńsk* » ; le 10 septembre 1782, ce fut « *Mr Samborski, aumônier du Grand Duc que mon frère a connu à Londres* » et le 13 avril 1772, « *le père Propczynski* » qui accompagnait « *le comte Wislocki* ». Le même jour, c'est « *le père Swederski* [Świderski ?], *le secrétaire du prince Sapieha* » qui visita le cabinet. Le prince vint lui-même chez Hermann le 17 mai de la même année. Le 26 juillet 1777, la collection reçut la visite du prêtre qui officiait comme précepteur du jeune prince Sapieha.

Du point de vue de l'histoire des sciences, ce sont bien sûr les visites des savants qui sont les plus intéressantes. Grâce à la correspondance entre Jean-Emmanuel Gilibert (1741-1814) et Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836), conservée au Muséum national d'Histoire naturelle à Paris, nous savons qu'Hermann correspondait avec Gilibert et lui envoya de nombreuses graines, contribuant ainsi à la création du premier jardin botanique en Lituanie⁴. « *Mme Gilibert de Lyon* » visita le cabinet à Strasbourg le 21 août 1776, alors qu'elle était probablement sur la route vers la Lituanie. Le 28 janvier 1783 a été notée la visite de « *M. Grognard, natif de Lyon établi à Pétersbourg et qui se rend à Tobolsk pour se marier, il connaît Gilibert pour lequel je lui ai donné une lettre* ». Malheureusement, d'éventuelles lettres de Lituanie de Gilibert à Hermann restent de nos jours encore inconnues⁵.

Les membres de la noblesse polono-lituanienne étaient généralement accompagnés de leurs médecins, souvent des Français. La princesse Radziwiłł était accompagnée par un « *M. Humbert* » [la signature peu lisible], Tyzenhauz était venu le 27 mars 1782 avec son médecin, « *M. Liau, natif de Roussillon pronatif Polonica* ». Le 8 mai 1782, ce fut le tour de M. Schaeffer de Cracovie, « *un médecin qui étudiait en Italie et qui suivait Pierre Berniard* ».

Parmi les grands noms de la science de la République des Deux Nations qui passaient par le cabinet de Hermann, notons le nom de Jan Jaśkiewicz (1749-1809), médecin, géologue et chimiste, président du Collège de physique, professeur d'histoire naturelle à l'École centrale de la Couronne, un des rares Polonais parmi les correspondants de l'Académie royale des sciences à Paris. Il fut inscrit sur la liste le 11 novembre 1780 en qualité de « *professeur Jackiewicz de Cracovie, professeur d'histoire naturelle* ».

Pierre Berniard visita le cabinet le 9 avril 1782. Ce savant chimiste, l'un des plus éminents de la fin du XVIII^e siècle, et en même temps ami et proche collaborateur de Jaśkiewicz, était engagé par le magnat polonais Wielopolski. Il passa de longues années en République de Deux Nations, en y faisant de nombreuses observations géologiques, zoologiques, médicales, météorologiques et agronomiques, ainsi que des expériences scientifiques telles que la combustion du diamant, le vol en montgolfière, le traitement des maladies bovines. Berniard est l'auteur d'une des meilleures descriptions de la mine de sel à Wieliczka : *Observations sur les mines de sel gemme de Wieliczka en Pologne*. Il fut l'un des correspondants de Jean Hermann. Il partagea avec le savant alsacien ses résultats

⁴ Voir à ce sujet Piotr Daszkiewicz « List Jean-Emmanuel Gilberta (1741-1814) z Grodna do Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836) - nieznan, interesujący dokument historii nauk przyrodniczych w Rzeczypospolitej », *Kwartalnik Historii Nauki i Techniki*, 2009, 54 (3-4) : 211-221.

⁵ La seule lettre de Gilibert conservée parmi les documents de Hermann à la Bibliothèque universitaire et nationale de Strasbourg vient d'une période postérieure et est adressée en réalité à Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1814). Durant les troubles révolutionnaires à Lyon, Gilibert perdit sa bibliothèque et demanda de l'aide pour la reconstituer, en cherchant en particulier à se procurer un exemplaire de la *Flore de France* de Lamarck. Il est probable que Jussieu ait également transmis cet appel à l'aide à Hermann (côte Ms 0.527/257).

de recherche, ses opinions sur les théories et les publications scientifiques de l'époque, dont l'Histoire naturelle de Buffon ou encore les travaux du chimiste allemand Franz Karl Achard (1753-1821) sur les métaux et les alliages, ainsi qu'une méthode du savant autrichien Ignatz von Born (1742-1791) pour rendre plus rentable la production d'or. Bernard visita le cabinet en compagnie de ses employeurs « *le marquis et la marquise Wielopolski* ».

Le 10 septembre 1784, ce fut Balthasar Hacquet (1740-1815) qui visita la collection d'Hermann. Ce savant et médecin de l'armée autrichienne, originaire de Bretagne, fut également professeur d'histoire naturelle et donnait des cours de botanique à l'université de Lviv à partir de 1787 et à l'université jagellonne de Cracovie à partir de 1805. C'était un grand spécialiste de la nature des Carpates. Sur la liste des visiteurs figurent également les noms du « *professeur Borowski* » (avec une inscription illisible et la date du 23 novembre 1778) et de « *Piotr Snedewski, chimiste* » (avec la date du 6 août 1781). Il nous manque des précisions pour savoir si le visiteur en provenance de Göttingen qui signa « *Forster* » est bien Johann Adam Forster (1754-1794), l'éminent naturaliste originaire de Dantzig (Gdańsk), compagnon du capitaine Cook dans un célèbre voyage autour du monde, puis professeur d'histoire naturelle à l'université de Vilnius. Cependant, grâce aux lettres de Bernard à Hermann, nous savons que, durant son séjour en Lituanie, Forster correspondait avec le savant alsacien et envoyait à Strasbourg de nombreux spécimens dont les fameux castors lituaniens, animaux qui avaient tant intéressé les naturalistes français, dont Buffon et Gilibert (qui étudia leur anatomie mais aussi consacra un mémoire à leurs ingénieuses constructions, *Sur les habitations de castor*).

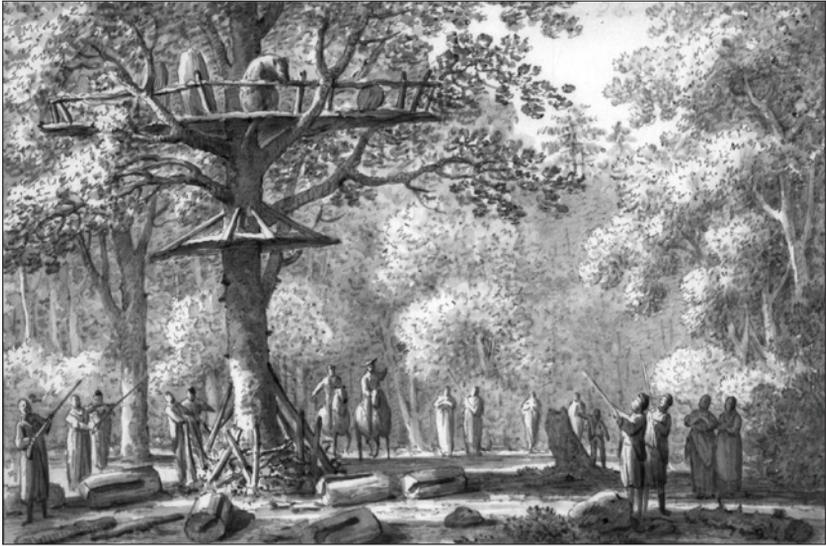
À la fin du XVIII^e siècle, le caractère d'écriture de la liste change. Pourtant les visites continuèrent quelques années après la mort de Jean Hermann en 1800, même si le nombre de visiteurs chuta violemment avec la Révolution. Rappelons que l'Etat polono-lituanien disparut définitivement de la carte de l'Europe en 1795. Parmi les visiteurs de la dernière partie de la liste, notons trois noms particulièrement importants pour la science en Pologne et en Lituanie (ces noms sont notés dans le cahier, mais aussi sur des petites feuilles de papiers séparées). Joseph Domeyko (oncle paternel de Ignacy Domeyko, célèbre géologue) visita le cabinet le « *4 pluviôse de l'an 13* » (soit le 24 janvier 1805). À l'époque, il était boursier de la célèbre Académie des mines de Freiberg en Saxe. Le 17 octobre 1815, la collection de Hermann fut visitée par deux boursiers polonais, d'éminents scientifiques de l'époque : Jan Kanty Krzyżanowski (1789-1854), chimiste, physicien et pédagogue (enregistré comme « *professeur de physique de Lublin* ») et Jan Krzysztof Skrodzki (1789-1832) (enregistré comme « *professeur de physique de Varsovie* »), professeur et directeur du cabinet de physique de Varsovie durant les années 1818-1831, mais aussi zoologiste et forestier renommé. Ces deux savants firent une partie de leurs études à Paris, au Muséum national d'histoire naturelle.

Ce sont probablement ces nombreux contacts avec les savants et les élites politiques de la République des Deux Nations qui sont à l'origine de l'idée de prendre la direction de collections naturalistes du roi de Pologne et grand-duc de Lituanie. Hermann ne s'est jamais rendu dans ce pays. Cependant, dans une lettre envoyée de Strasbourg (le 27 avril 1778)⁶ et adressée au naturaliste toulousain Philippe-Isidore Picot de Lapeyrouse (1744-1818), il écrit : *« Mon frère me dit que cette place de directeur de Cabinet du Roy de Pologne seroit très bonne mais qu'il craint que les 10 000 l [livres] dont vous parlez ne sont que des florins de Pologne qui ne font que douze sols, au reste il ne fait ce que c'est cabinet, puisque de ses temps tout étoit bien peu de choses et se trouvoit chez M. Boecler, Médecin du Roi, mon compatriote & ami de l'école et d'étude que je tutoyais. Le neveu du Roy, le prince Stanislas, me dit-il, [...], jeunes seigneurs, sont tous très aimables et fous d'histoire naturelle. »*

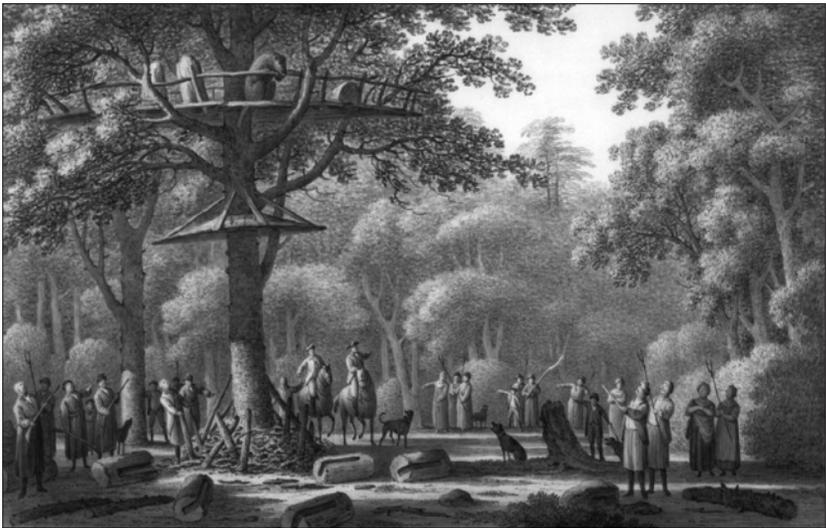
L'analyse des noms des visiteurs du cabinet de Jean Hermann, originaires de la République des Deux Nations, conduit à deux conclusions intéressantes. La première, c'est le rôle de Strasbourg comme lieu de formation des élites scientifiques polono-lituanienues à l'époque des Lumières. Le cabinet d'Hermann fut visité par les savants de tous les centres intellectuels importants de la Couronne et du grand-duché (Cracovie, Vilnius, Varsovie et Lviv), mais aussi par de nombreux médecins de familles aristocratiques qui, dans cette période d'émancipation des sciences naturelles (botanique, zoologie et géologie) et de la médecine, jouaient un rôle très important pour ces sciences. Au début du XIX^e siècle, le cabinet d'histoire naturelle de Strasbourg fut aussi le lieu de visites et de formation des jeunes savants polonais et lituaniens (p.ex. Domeyko, Krzyżanowski, Skrodzki), des boursiers qui devaient s'instruire autant que se familiariser avec une organisation de la recherche et de l'enseignement scientifique afin de mettre en œuvre cette expérience dans leur pays. Pour les ressortissants de la République des Deux Nations, Strasbourg fut probablement le deuxième centre le plus important en sciences naturelles à l'étranger, après Paris, autant comme lieu d'études que comme modèle d'organisation de la recherche.

La deuxième conclusion consiste à remarquer les nombreuses visites de magnats, de prêtres et de militaires. Ces visites témoignent d'un intérêt des élites de la République des Deux Nations porté aux sciences naturelles à la fin du XVIII^e siècle. Nous pouvons probablement même parler d'une certaine mode pour les sciences exactes. Dans le cas de l'Etat polono-lituanien, c'est d'autant plus intéressant que cela semble contredire les opinions souvent répétées par les historiens sur le manque d'intérêt de ces élites pour le développement des sciences naturelles ou encore sur le modèle d'éducation centrée uniquement sur l'art oratoire, le droit ou les langues classiques.

⁶ Manuscrit Ms1992 de la collection de la Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle à Paris.



Forêt de Białowieża - chasse à l'ours, esquisse pour aquarelle de Jean-Henri Müntz, 1780, Cabinet des Estampes de la Bibliothèque de l'Université de Varsovie (cote Inw. G. R.829, k. 66 nr 55).



Forêt de Białowieża - chasse à l'ours, aquarelle de Jean-Henri Müntz, 1783, Cabinet des Estampes de la Bibliothèque de l'Université de Varsovie (cote Inw. G. R.829, k. 36).

Les motifs de Białowieża, la forêt des rois de Pologne et grands-ducs de Lituanie, dans l'œuvre de Jean-Henri Müntz

Tomasz Samojlik et Philippe Edel

Située aujourd'hui de part et d'autre de la frontière entre la Pologne et la Biélorussie, la forêt de Białowieża¹ séparait au XVIII^e siècle les deux composantes de la République des Deux Nations, la Couronne (Pologne) et le grand-duché de Lituanie. Restée à l'écart des activités de l'homme, c'est la plus vaste et la plus ancienne forêt primaire d'Europe, seule héritière de l'immense forêt hercynienne qui couvrait encore au Moyen-Âge une grande partie des larges plaines de l'Europe centrale et orientale. Inscrite sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO, elle reste aujourd'hui une réserve de biosphère d'un intérêt scientifique majeur pour les chercheurs en botanique et zoologie.

Les plus anciennes illustrations de cette forêt et de son plus emblématique « habitant », le bison d'Europe, furent réalisées par Jean-Henri Müntz (1727-1798). Né à Mulhouse, alors ville alliée de la Confédération Helvétique, cet Alsacien se fit connaître en voyageant dans toute l'Europe comme peintre, portraitiste, paysagiste, architecte et urbaniste. Fils cadet d'un maître d'école et de son épouse issue de l'illustre famille Dollfus, il s'engagea comme officier dans un régiment suisse au service du roi de France. Lors d'une campagne militaire en Espagne, il commença à peindre paysages et monuments historiques. De retour à Mulhouse, il fut accepté à la corporation des maréchaux à laquelle appartenaient les peintres et les maçons. En 1751, il partit à Rome, où il reproduisit vases et monuments antiques. L'artiste anglais Richard Bentley le recommanda à Horace Walpole – Lord Oxford – le fils du premier ministre du roi d'Angleterre qui l'engagea pour décorer et contribuer à l'aménagement du manoir familial de Strawberry Hill, près de Twickenham. De 1755 à 1762, il peignit de nombreux paysages, dessins topographiques et esquisses de projets architecturaux pour l'aristocratie anglaise. Puis, pendant près de 15 ans, il voyagea et séjourna successivement dans l'Autriche des Habsbourg, à Jérusalem et dans les îles grecques de l'Empire ottoman, ainsi qu'aux Pays-Bas. C'est en 1779 qu'il vint en Pologne-Lituanie, où il réalisa de nombreuses esquisses d'architecture et de nature complétées de notes personnelles. Il y travailla également à l'agencement du parc du château royal de Varsovie et de celui du palais de Krosuń en Ukraine. En 1785, nous le retrouvons en Italie, à

¹ Aussi nommée au XIX^e siècle « forêt de la Tour-Blanche » en français et « Baltvydzio giria » en lituanien (aujourd'hui, les Lituanais lui préférèrent « Belovežo giria »).

Florence, puis en Hesse, à Kassel où il décéda dans la pauvreté en 1798, à 71 ans. Aujourd'hui, ses œuvres sont conservées dans les musées d'une quinzaine de villes de près de dix pays en Europe et en Amérique².

Si Müntz vint en République des Deux Nations, ce fut à la demande du prince Stanisław Poniatowski, le neveu du roi Stanisław Auguste, qui connaissait et appréciait son talent. A deux reprises, Müntz fut amené à s'intéresser à la forêt de Białowieża. La première fois, le 15 septembre 1780, il réalisa l'esquisse intitulée *Forêt de Białowieża - chasse à l'ours*, qui est la plus ancienne représentation graphique de la forêt connue à ce jour (p.36). L'esquisse représente une scène étrange. Un vieux chêne, aux branches étalées, se dresse au milieu d'une clairière. Dans sa couronne est fixée une plate-forme, sur laquelle sont disposées des ruches aménagées dans des troncs creux, comme c'était l'usage dans l'apiculture traditionnelle. En dépit des protections dont celle ayant la forme d'un petit toit placé à mi-hauteur du tronc de chêne, et des pics aiguisés enfoncés dans le sol à la base de l'arbre, renforcés par des pierres, un ours est monté sur la plate-forme, et mange le contenu des ruches en les renversant et les jetant en partie sur le sol.

Müntz lui-même décrit la situation ainsi : « *On y voit un ours qui, en montant sur le chêne avec 24 ruches ouvertes, s'était fait un passage. Cependant après avoir détruit les ruches et mangé leur contenu, il ne savait pas comment descendre. Il a été tué par les nombreuses balles tirées par les paysans propriétaires des ruches. C'était un spécimen de la plus grande espèce d'ours brun. Il a été laissé en vie durant quelques jours et fut bien gardé par un groupe de paysans comme s'il s'agissait d'un véritable malfaiteur. Le dernier jour, je l'ai encore vu en vie. Il faisait aux visiteurs de drôles de grimaces. Les habitants venaient de plusieurs lieues à la ronde pour voir ce voleur du miel et montrer leur joie de cette prise*³ ».

Une autre esquisse a été peut-être réalisée lors du même séjour à Białowieża. Il représente un apiculteur travaillant sur un arbre. Cette esquisse est attribuée à Müntz. L'artiste est très certainement aussi l'auteur de l'illustration de la jeune bisonne d'Europe originaire de la forêt de Białowieża et élevée à Grodno. Müntz se rendit à Grodno en septembre 1780 après avoir quitté Białowieża. Il s'arrêta chez Jean-Emmanuel Gilibert, le célèbre naturaliste et médecin qui tenta d'élever des bisons en captivité. Le dessin de Müntz est, nous l'avons dit, la plus ancienne représentation connue d'un bison d'Europe

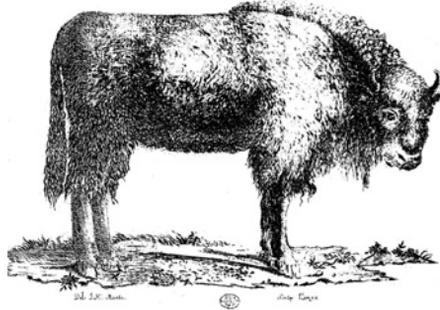
² Londres (British Museum), Bruxelles (Musées royaux des Beaux-Arts), Haarlem (Teyler), Amsterdam (Rijksprentenkabinet), La Haye (Koninklijk Huisarchief), Francfort (Städtisches Kunstinstitut), Nuremberg (Germanisches Nationalmuseum), Kassel (Staatliche Kunstsammlungen Schloss Wilhelmshöhe), Marburg (Kunstinstitut), Oldenburg (Landesmuseum - Gemäldegalerie), Vienne (Graphische Sammlung Albertina), Cracovie (Muzeum Narodowe), Varsovie (Cabinet des estampes de l'université), Moscou (Musée historique d'Etat) et Yale aux Etats-Unis (Lewis Walpole Library).

³ E. Budzińska, *op. cit.* en bibliographie.

de Białowieża (ci-contre). Bien que la bisonne sur le dessin présente une inhabituelle rigidité et que les proportions de son corps soient déformées, cette illustration présente une grande valeur pour l'histoire des sciences, d'autant plus que Gilibert publia en 1781 la description de cet animal dans son ouvrage *Indagatores naturae in Lithuania* :

« Mais reprenons l'histoire de l'individu que nous avons nourri pendant quatre années. Les veneurs du roi de Pologne prirent deux mâles et deux femelles, quinze jours après Noël, dans la forêt de Bialovitz. Les deux veaux mâles moururent un mois après. On parvint à élever les deux femelles ; on tenta inutilement de leur donner les vaches pour nourrices, elles ne voulurent les téter. Alors leur gardien leur présenta des chèvres, qu'il plaça sur une table basse, à la hauteur de la tête des bisons, qui tétant paisiblement jusqu'à satiété, finissoient presque toujours par lancer, d'un coup de tête, leur nourrice, à quelques pas; mais on ne les laissa pas souvent donner ce témoignage d'ingratitude; parce que leur gardien connaissant le moment de satiété, faisoit lâcher prise au bison, en les frappant sur les lèvres. Ces bisons furent sevrés à la fin du quatrième mois (...) On m'en envoya une âgée d'un an (...). Je l'ai nourrie pendant trois ans avec du foin et de l'avoine; mais l'avoine étoit sa principale nourriture (...). Ayant livré cette bisonne aux veneurs du roi, on eut beaucoup de peine pour la conduire dedans l'économie qui lui étoit destinée, quoique les quatre pieds fussent liés avec les cordes courtes, et que vingt hommes la tirassent avec une grosse corde attachée à ses cornes ; d'un seul coup de tête, elle renversa plusieurs fois cette cohorte. Telles sont les observations que j'ai pu faire sur la bisonne que j'ai élevée⁴ ».

Trois ans plus tard, Müntz passa à nouveau par la forêt de Białowieża et, encore une fois, il visita cette étrange clairière. Il nota : « L'arbre avec les ruches existait encore en 1783 quand nous passâmes dans les environs⁵ ». Une aquarelle



Dessin de Jean-Henri Müntz présentant la femelle de bison d'Europe élevée par J.E. Gilibert à Grodno vers 1780 (Jean-Emmanuel Gilibert J. E., *Indagatores naturae in Lithuania*, Wilno 1781).

⁴ Version française de Gilibert publiée à Lyon en 1805 dans : *Abrégé du Système de la nature, de Linné, histoire des mammifères ou des quadrupèdes et cétacés* : Contenant, 1. la traduction libre du texte de Linné et de Gmelin; 2. l'extrait des observations de Buffon, Brisson, Pallas, et autres célèbres zoologistes; 3. l'anatomie comparée des principales espèces: le tout relatif aux quadrupèdes et aux cétacés les plus curieux et les plus utiles.

⁵ E. Budzińska, *op. cit.*

datée de 1783 représente la même scène, en couleurs, de la destruction par l'ours des ruches sur l'arbre. Cependant, l'illustration est enrichie par de nombreux détails absents sur l'esquisse (p.36). Tout d'abord le nombre des observateurs est plus important et ils réagissent vivement au comportement de l'ours. Ils se tiennent debout autour du chêne aux ruches. Certains portent des robes grises de paysans, les autres, sans doute plus distingués, portent des "kontusz" et des "zupan" en couleurs et avec pantalons, les costumes traditionnels de la noblesse en Pologne et dans le grand-duché de Lituanie. Les deux cavaliers et l'un des treize gardes de la forêt, probablement avec un tireur qui lui est subordonné, écoutent le rapport d'un témoin de l'événement. Peut-être sont-ce les derniers moments de la vie de l'ours car la majorité des personnes représentées tient une arme dont les arquebuses qui ont servi, d'après le récit de Müntz, à tuer l'animal.

Müntz réussit à bien immortaliser la dernière période de l'âge d'or de l'apiculture forestière, avec les ruchers arboricoles, aujourd'hui totalement oubliés. Il n'y a en effet aucune information sur ce type de rucher dans l'ouvrage le plus important sur l'histoire de l'apiculture forestière dans le territoire du Parc national de Białowieża, écrit par J.J. Karpiński et paru en 1948 à Cracovie. La tradition orale datant de la deuxième moitié du XIX^e siècle, recueillie par cet auteur, parle uniquement des essaims dans les troncs creux, le plus souvent de pin sylvestre, plus rarement de chêne ou de tilleul. Pourtant, les ruchers sur plates-formes fixées dans les arbres devaient être nombreux dans cette forêt. Les documents du XVIII^e siècle mentionnent souvent les taxes payées par les apiculteurs pour l'usage de la forêt et différencient les "ruches dans les troncs d'arbres" (*barcie*) et les "ruches" (*ule*).

Les ruchers sur plates-formes dans les arbres constituaient probablement une forme de passage entre l'apiculture traditionnelle, utilisant les troncs creux, et les ruchers situés près des maisons. Leur existence prouve une véritable maîtrise de l'art de la production du miel ainsi que la coopération entre un nombre important d'apiculteurs de Białowieża.

Les ruchers semblables à celui du dessin de Müntz étaient communs également dans d'autres forêts du grand-duché de Lituanie et ils existaient encore dans la région de Polésie durant la deuxième moitié du XIX^e siècle. Hedemann écrit : « *Il y a encore quelques décennies, on pouvait souvent rencontrer dans la région de Polésie d'énormes chênes et pins sylvestres avec des ruches fixées sur ces arbres. Elles étaient protégées des ours par des constructions ingénieuses. Les échafaudages des grosses dalles en forme de carrés de 3-4 mètres entouraient l'arbre. Equipées en dessous de longues piques pointues, elles constituaient un obstacle infranchissable pour tous les amateurs de miel.* »

⁶ O. Hedemann, *op. cit.* en bibliographie.

Durant ses courts séjours dans la forêt de Białowieża, Jean-Henri Müntz eut l'occasion de voir et de dessiner les derniers moments d'une économie forestière traditionnelle, avec son modèle d'apiculture et, surtout, avec ses gardiens, ses tireurs et des centaines d'auxiliaires dont la principale fonction était de veiller sur la forêt royale afin « *qu'il n'y ait aucun dégât en bois et gibier* ». Douze ans après le dernier séjour de Müntz à Białowieża et avec le troisième partage et la disparition de la République des Deux Nations, ce système de protection et d'usage polyvalent de la forêt, fruit d'une tradition de plusieurs siècles, a été largement perdu et oublié.

Bibliographie:

- Emmanuel Bénézit (dir), « Müntz Johann Heinrich », *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et tous les pays*. Paris, Gründ, 1999, Tome 10, p.29.
- Elżbieta Budzińska, *Jana Henryka Müntza podróże malownicze po Polsce i Ukrainie (1781-1783)*, Warszawa, 1982.
- Lionel Cust, « Müntz, John Henry », Sidney Lee (dir.), *Dictionary of National Biography*, London, Smith, Elder & Co, 1894, Vol. XXXIX, p.315.
- Piotr Daszkiewicz, Jędrzejewska B., Samojlik T. *Puszcza Białowieska w pracach przyrodników 1721-1831*. Wydawnictwo Naukowe Semper, Warszawa, 2004, p. 1-185.
- Louis Dimier, « Le paysagiste Muntz », *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art Français*, Paris, Librairie Armand Colin, 1923, p. 108-110.
- Philippe Edel, « Ces Alsaciens qui firent le Monde : Jean-Henri Müntz (1727-1798), paysagiste de l'Europe des Lumières », *L'Alsace dans le Monde*, Colmar, Union Internationale des Alsaciens, n°40, Automne 2012.
- Edward Edwards, *Anecdotes of painters who have resided or been born in England*, London, Leigh and Sotheby, 1808, p. 15.
- Otton Hedemann, *Dzieje Puszczy Białowieskiej w Polsce przedrozbiorowej (w okresie do 1798 roku)*, Instytut Badawczy Lasów Państwowych, Rozprawy i Sprawozdania, Warszawa. 1939. Seria A, Nr 41.
- Jan Jerzy Karpiński, *Ślady dawnego bartnictwa puszczańskiego na terenie Białowieskiego Parku Narodowego* [Les traces d'ancienne apiculture forestière sur le territoire du Parc National de Białowieża], Instytut Badawczy Leśnictwa, Rozprawy i Sprawozdania, Kraków, 1948, Seria A, Nr 49,
- Ernest Meininger, « Johann Heinrich Müntz », *Les anciens artistes peintres et décorateurs mulhousiens jusqu'au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 1908, p. 62.
- Tomasz Samojlik, Bogumiła Jędrzejewska, Tomasz Kamiński, *Polana pasieczna na akwarcli Jana Henryka Müntza „Puszcza Białowieska - polowanie na niedźwiedzia” (1780 - 1783 r.)*. Kwartalnik Historii Kultury Materialnej. 2003. 51(3-4). p. 387-394.
- Teresa S. Watts, « Müntz, Johann Heinrich », H.C.G. Matthew (dir.), *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, Oxford University Press, 2004, Vol. 39, p.796.



Le manoir de Tuskulėnai au XIX^e siècle
(lithographie de A. Žemaitis, 1848, V. Drėma, *Dinges Vilnius*)

Les secrets du manoir de Tuskulėnai

Remigijus Černius

Non loin du centre de Vilnius, sur la rive droite de la Neris, près du pont de Žirmūnai, se profile à l'ombre des arbres le manoir du domaine de Tuskulėnai. Pendant les cinquante années d'annexion soviétique, les habitants de Vilnius surent peu de choses sur ce manoir. Les monographies soviétiques consacrées à l'histoire de l'architecture lituanienne se contentaient de quelques lignes parcimonieuses pour signaler que celui-ci fut conçu au XIX^e siècle par le célèbre architecte et professeur de l'université de Vilnius Karol Podczaszynski [Karolis Podčasinskis]. En réalité, son histoire remonte au XVI^e siècle, lorsque le domaine est cité comme propriété du grand-duc de Lituanie. Au XVII^e siècle, il est vendu au grand hetman Michel Casimir Pac [Mykolas Kazimieras Pacas]. Ce dernier en fait don au monastère fondé par des chanoines du Latran. Il est admis que les moines appelèrent le domaine d'après l'ancienne ville de Tusculum – aussi appelée Tusculana – dans le Latium, près de Rome.

C'est vers 1825, quand le gouverneur général de Vilnius Alexandre Rimski-Korsakov en devint propriétaire, que le manoir fut remanié par Karol Podczaszynski dans le style classique tel qu'il est encore aujourd'hui. A la même époque, il fut complété par un parc avec des étangs et la partie centrale du manoir fut entourée d'un mur en maçonnerie. Au milieu du XIX^e siècle, grâce à son nouveau propriétaire, le médecin et mécène Julian Titius [Julijanas Titijus], le manoir est fréquenté par l'élite artistique et culturelle de Vilnius, telle que le jeune compositeur Stanisław Moniuszko [Stanislovas Moniuška] et l'écrivain et historien Józef Ignacy Kraszewski [Juozapas Ignotas Kraševskis]. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le manoir est acquis par la famille du général russe Melentiev. Ses descendants l'occupèrent jusqu'au début de la Seconde guerre mondiale. Durant les années de l'occupation nazie (1941-1944), Tuskulėnai fut acheté par Vincent et Jadvyga Antonowicz, qui, entre 1943 et 1944, y hébergèrent et sauvent la vie de la famille juive Kurgan.

A l'époque soviétique, le domaine ne fut pas inscrit à l'inventaire des monuments historiques et culturels protégés. Son territoire fut fermé jusqu'à la fin des années soixante. En 1974, sur une partie du domaine, commencèrent les travaux de construction d'un palais de la culture et du sport pour le ministère de l'Intérieur de la RSS de Lituanie. Le bâtiment fut achevé en 1982 et un parc y fut aménagé. Cependant, le manoir et ses dépendances, occupés par l'organisation soviétique de soutien à l'armée, l'aviation et la marine DOSAAF, demeuraient cachés du monde extérieur par un mur aveugle. Après le rétablissement de l'indépendance de la Lituanie en 1990, les archives du KGB devinrent propriété de l'Etat et firent l'objet d'études. Les docu-

ments sauvegardés révélèrent une monstrueuse vérité, dissimulée pendant presque cinquante ans.

En 1944, l'Union soviétique avait repris possession de la Lituanie pour la seconde fois. Commencèrent alors la répression et la terreur de masse. Elles étaient menées par la police de sécurité d'Etat (NKGB¹) et les services du ministère de l'Intérieur (NKVD). Les personnes suspectées de « trahison envers l'URSS » ou de « participation à des activités antisoviétiques clandestines », armées ou non, étaient arrêtées massivement. Elles étaient jugées par des tribunaux militaires. En Lituanie soviétique, près de 50 tribunaux de divers échelons furent institués : tribunaux de région militaire, d'armée, de corps d'armée, de division, de garnison, de base militaire de marine, de flottille, de force aérienne, etc. Les premières sentences furent rendues dès le mois de juillet 1944. Comme la plupart des sentences étaient des condamnations à mort, il fallait trouver des lieux pour enterrer les corps des personnes exécutées. La chaîne de mort créée par les bolcheviks se mit à fonctionner dans toute sa puissance. En juillet 1944, le manoir fut mis sous séquestre et attribué au NKGB, après avoir été repéré par son agent pour la Lituanie, Ivan Tkachenka. Situé dans une banlieue peu peuplée, proche du centre ville, d'une superficie de plus d'un hectare, clos par une haute enceinte en maçonnerie et bois, le domaine de Tuskulėnai présentait de nombreux avantages pour dissimuler aisément les charniers devant accueillir les corps des personnes assassinées. Un an plus tard, en 1945, une des dépendances voisines, appelée le manoir blanc, fut également réquisitionnée. Son propriétaire fut accusé de « liens avec les mouvements clandestins antisoviétiques » et emprisonné. Les chefs du NKGB firent du manoir blanc une villa d'été. Pour Tuskulėnai, ce fut une couverture supplémentaire pour cacher la nouvelle activité du domaine. Les personnes condamnées à mort par les tribunaux militaires étaient transférées de toute la Lituanie vers la prison intérieure du NKGB à Vilnius, où elles étaient exécutées. Les exécutions commencèrent en septembre 1944, au rythme de deux fois par mois, dans une cellule spéciale que les tchékistes appelaient cyniquement « la cuisine ». En 1944, 45 condamnés furent exécutés, 479 en 1945, 185 en 1946 et 58 en 1947. Les exécutions avaient lieu habituellement la nuit. En une nuit, les bourreaux exécutaient entre 3 (27 novembre 1945) et 45 personnes (21 mars 1945). Les cadavres étaient transférés en camion depuis la prison intérieure jusqu'à Tuskulėnai, où les fosses avaient été préalablement creusées. Comme les fouilles archéologiques l'ont montré, elles étaient de taille variable. Elles mesuraient souvent 6 mètres de long, 1,7 m. de large et jusqu'à 2 m. de profondeur. Les corps des victimes y étaient jetés par couches. Chaque couche était

¹ Le NKGB (Commissariat du peuple à la sécurité d'Etat) prit le nom de MGB (Ministère) en 1946, puis de KGB (Comité) en 1954.

recouverte de chaux et de carton bitumé. Le plus grand nombre de fosses (32) fut trouvé par les archéologues dans les anciennes écuries du manoir : elles contenaient 611 dépouilles. Dans un autre endroit du parc furent découvertes 13 fosses, avec les restes de 113 personnes. La chaîne de mort fut arrêtée temporairement le 26 mai 1947, quand il fut décidé en Union soviétique de commuer la peine capitale en 25 années d’incarcération au Goulag. Mais dès 1950, quand la peine de mort fut rétablie, on recommença à exécuter les condamnés dans la prison intérieure. Toutefois, il n’a pas été possible jusqu’à présent de découvrir où furent enterrées ces victimes-là.

En 1994, les fouilles archéologiques commencèrent. Jusqu’en 2003, tout le parc du manoir fut sondé. Les archéologues découvrirent progressivement les preuves des actes criminels commis par le régime totalitaire soviétique : à savoir, un total de 45 fosses contenant les restes de 724 individus. Pour perpétuer le souvenir de ces victimes, le gouvernement lituanien décida d’y créer en 2002 le complexe du Parc mémorial de Tuskulėnai. Ce complexe fait partie du Musée des victimes du génocide, qui dépend lui-même du Centre de recherche sur le génocide et la résistance de Lituanie (LGGRTC), et qui est installé dans les anciens locaux du KGB et dans la prison intérieure. Le complexe comprend le manoir, ses dépendances, la chapelle-columbarium, le manoir blanc et la chapelle Sainte-Thérèse. Une exposition permanente intitulée *Les secrets du manoir de Tuskulėnai* a été aménagée dans quatre salles du manoir blanc.

Si la première salle d’exposition est consacrée à l’histoire du domaine, la deuxième témoigne du processus de mort mis en place par le régime totalitaire soviétique. C’est le chemin du condamné depuis la salle d’audience du tribunal militaire jusqu’aux fosses de Tuskulėnai. Dans les vitrines sont exposés des objets ayant appartenu aux personnes exécutées et donnés par leurs proches. Un petit tableau, une flûte, un manuel témoignent de la vie quotidienne des disparus, de leurs goûts. Sont présentés les fac-similés des sentences rendues par les tribunaux ; à côté, des lettres des condamnés à mort, miraculeusement parvenues aux proches depuis le lieu d’incarcération. Par exemple, celle de Bronius Eiva à sa femme : « *Essaie de savoir quand ils vont me descendre ou me pendre et où ils vont m’enterrer. Exhume mon corps, transporte-le jusqu’à Šėta et donne-moi une sépulture.* » L’homme connaît le destin qui l’attend, mais il ne soupçonne pas dans les pattes de quel régime il est tombé. Le but du régime totalitaire en effet n’était pas seulement de tuer un homme mais aussi de l’effacer de la mémoire, comme s’il n’avait jamais existé. Une tombe rappellerait un homme, mais les fosses communes dissimulées à Tuskulėnai devaient anéantir tout souvenir d’un être humain. D’où la volonté de rendre inaccessibles les fosses communes. Le domaine fut ainsi étroitement surveillé par les organes de la sécurité d’Etat durant toute la période soviétique. Les objets des disparus – boutons, petites croix, médailles – trouvés dans les fosses lors des fouilles mettent en évidence cette dichotomie radicale de la vie et de la mort

et révèlent que le régime n'a finalement pas réussi à anéantir leur mémoire. Ces objets voisinent avec des fac-similés de documents qui témoignent des efforts du MGB, en 1952, pour dissimuler ses crimes. Dans la salle, quatre ordinateurs à écran tactile permettent aux visiteurs d'accéder aux données relatives aux 724 victimes enterrées à Tuskulėnai, classées par ordre alphabétique : nom et prénom de la personne, date et lieu de naissance, photo d'identité, empreinte digitale, signature, nom du tribunal militaire, date de la condamnation, sentence, date de l'exécution, toutes données tirées du dossier de condamnation.

La troisième salle d'exposition est consacrée à l'évêque Vincentas Borisevičius, au martyr de la foi, à l'ecclésiastique, à l'homme qui a refusé de collaborer avec le système répressif soviétique et qui a condamné l'utilisation de la terreur. « *Aucun pogrom, aucune forme d'intolérance, quels qu'ils soient, ne s'accordent ni avec mon caractère, ni – à plus forte raison – avec les fonctions d'un évêque catholique. J'ai secouru des partisans d'idéologies opposées – j'ai sauvé une fillette juive de quatre ans de la famille Blatt, j'ai nourri des soldats soviétiques, j'ai aidé des civils russes déplacés en Lituanie par les Allemands. Je l'ai fait dans ma propre maison. Le regretté évêque Staugaitis et moi-même avons demandé et envoyé des prêtres comme médiateurs pour empêcher qu'on ne fusille des communistes, et ils ont réussi à libérer cinq hommes. Avec d'autres évêques de Lituanie, j'ai signé un mémorandum qui demandait aux autorités allemandes de ne pas fusiller les Juifs.* » Le 18 novembre 1946, l'évêque a été exécuté à la prison de Vilnius et son corps enterré à Tuskulėnai. Dans la salle sont exposés la mitre, la crosse, la chasuble et d'autres saints objets du prélat. Y figure également, face à son portrait, celui de son bourreau, Vassili Dolgirev, qui procéda à 650 exécutions.

La quatrième et dernière salle est consacrée à l'application des sentences de mort et à ceux qui procédaient directement aux exécutions, c'est-à-dire les fonctionnaires du système soviétique. Y sont exposés : la chemise d'un officier du NKGB, les décorations et les médailles qui récompensaient les exécuteurs pour « le bon accomplissement de leurs devoirs ». Quelques-uns reçurent la plus haute distinction soviétique : l'Ordre de Lénine. Les récentes analyses de médecins légistes révèlent que les victimes ont été exécutées majoritairement par balle et parfois avec des objets métalliques.

La chapelle-columbarium est le point d'orgue du complexe de Tuskulėnai. C'est une construction neuve destinée à perpétuer et à honorer le souvenir des victimes de la terreur soviétique. Le bâtiment, commencé à l'été 2003, fut achevé à l'automne 2004 et inauguré le jour de la Toussaint. Il accueille les restes des 717 personnes qui furent tuées dans la prison de Vilnius par le NKGB/MGB. La construction a la forme d'un tumulus. Dans sa partie souterraine a été aménagée une chapelle à coupole, autour de laquelle une galerie donne sur les cryptes numérotées où ont été placés les cercueils.



La chapelle-columbarium de Tuskulėnai



Columbarium

Pour le totalitarisme soviétique, il n'y avait pas de différence entre les actes d'un évêque ou d'un tueur de Juifs, entre ceux d'un maître d'école et d'un petit voleur, entre ceux d'un combattant de la liberté et d'un criminel de droit commun. La terreur bolchévique ciblait en réalité les personnes et non leurs actes. Le régime tuait le plus simplement du monde mais tentait de dissimuler ses crimes sous l'habit de la procédure juridique. Quand le procédé était trop ignoble, il tentait de cacher ses actes. De cela témoignent les fosses communes de Tuskulėnai, où furent jetés pêle-mêle combattants pour la liberté, criminels, prêtres, gens ordinaires. Ces fosses témoignent ainsi, non des actions – bonnes ou mauvaises – commises par les personnes qui y sont enterrés, mais des crimes du totalitarisme bolchevique.

Traduit du lituanien par Jean-Claude Lefebvre



Mikolajus Konstantinas Čiurlionis, « Le Zodiaque » (cycle), *Sagittaire*, 1907.

L'Europe des esprits : quand Čiurlionis et Šimonis rencontrent Doré et Arp

Une interview exclusive de Serge Fauchereau

D'octobre 2011 à février 2012, on a pu voir à Strasbourg la plus importante exposition réalisée à ce jour par les musées de la ville : *L'Europe des esprits ou la fascination de l'occulte, 1750-1950*. Véritable événement à l'échelle européenne, cette exposition pluridisciplinaire qui s'est tenue au Musée d'art moderne et contemporain (MAMCS), a exploré l'emprise de l'occulte chez les artistes, penseurs, écrivains et savants, dans toute l'Europe, au fil des époques décisives de l'histoire de la modernité. S'y croisaient notamment des œuvres de grands artistes tant de Lituanie que d'Alsace, de Mikalojus Konstantinas Čiurlionis¹ et Kazys Šimonis à Gustave Doré ou Hans Arp². A noter que les deux grands artistes lituaniens furent exposés pour la première fois en Alsace, avec dix-sept œuvres pour Čiurlionis, dont sa célèbre suite de *Douze signes du Zodiaque* et quatre tempera du Cycle du Soleil ; et avec deux tableaux pour Šimonis, *L'avenir du passé* et *Les prêtresses d'autrefois*.

Pour les *Cahiers Lituaniens*, Serge Fauchereau, commissaire général de l'exposition avec Joëlle Pijaudier-Cabot ... et lituanophile averti, a bien volontiers accepté de répondre à quelques questions. Après avoir enseigné à l'université de New York et à celle du Texas, Serge Fauchereau a travaillé au Centre Pompidou, puis dans d'autres institutions internationales comme commissaire de grandes expositions (*Paris - New York, Paris - Berlin, Paris - Moscou...*) et a publié plus d'une quarantaine d'ouvrages dont une vingtaine de monographies : Braque, Arp, Kupka, Mondrian, Fernand Léger, Malévitch, Brancusi... Le lecteur pourra, avec grand intérêt, se reporter également à son livre *Čiurlionis par exemple*³.

En tant que commissaire de l'exposition *L'Europe des esprits*, pourquoi avez-vous choisi justement le spirituel comme fil conducteur pour traverser deux siècles d'histoire de l'art ?

SF : Précisons d'abord que les esprits dont il est question dans l'exposition sont pris dans le contexte le plus large et non en relation avec l'une ou l'autre religion. Ces esprits sont des entités réelles ou imaginaires, visibles ou non, en contact avec Swedenborg, Blake, Hugo ou les médiums spirites, et liés aux peurs et aux ques-

¹ Voir : Nathalie Lorand, « M.K. Čiurlionis, le monde comme symphonie », *Cahiers Lituaniens*, Strasbourg, n°3, 2002.

² Cf. le catalogue : Serge Fauchereau, Joëlle Pijaudier-Cabot (dir.), *L'Europe des esprits ou la fascination de l'occulte, 1750-1950*, Strasbourg, Musées de Strasbourg, 2011.

³ Serge Fauchereau, *Čiurlionis par exemple*, Paris, Le Murmure, 2003.

tions que se pose depuis toujours l'humanité, la mort par exemple. La pensée rationnelle a cru pouvoir les écarter, particulièrement au siècle des Lumières, des Voltaire et des Lavoisier. Mais, en retrait de ces lumières, existaient de grands pans d'ombre et des persistances de pratiques et de croyances anciennes, des phénomènes mal compris, comme le magnétisme. S'y intéressaient des intellectuels curieux et inquiets comme Goethe ou Goya, et aussi des escrocs comme Cagliostro. Il nous a semblé que visiter ce côté plus obscur de la culture européenne révélerait un autre panorama que celui plus habituel où l'on voit Fragonard et Kant, Manet, Dickens et Proust ...

Qu'est-ce qui fait, selon vous, que cette idée du « spirituel dans l'art » (Kandinsky) trouve son épanouissement en ce début de XXI^e siècle ?

SF : *A la fin du XIX^e siècle, la science et la technologie ont fait un énorme bond en avant – du macroscopique astronomique au microscopique moléculaire, de la géométrie à n dimensions à la théorie de la relativité, de la radioactivité à la psychanalyse... tout cela plus ou moins bien compris, a suscité de nombreuses spéculations. L'art, plus particulièrement l'art plastique, débarrassé de la question de l'imitation par la photographie, ne pouvait pas rester dans le monde visible du quotidien, scène de bataille ou fruits dans un compotier. Aiguillonnés par la théosophie ou par la science, les Kandinsky, les Kupka, les Malévitch ont voulu peindre ce qu'il y avait derrière, au-delà du palpable, du visible, du conscient, spirituel en ce sens qu'il est conçu par l'esprit humain, mais spirituel aussi pour les spirites qui reçoivent les directives d'esprits spectraux pour écrire ou dessiner, et pour des gens comme le poète irlandais Yeats ou le peintre roumain Brauner qui se croient environnés d'esprits bénéfiques ou maléfiques. De toute façon, il n'est pas besoin de croire aux fées et aux tables tournantes pour aimer une peinture de Fuseli ou un film de Fritz Lang. La question n'est pas de croire ou de ne pas croire ; ce sont des éléments importants de la culture européenne qu'on ne peut ignorer.*

Qu'est-ce qui a motivé votre choix de montrer cet ensemble-là d'œuvres de M.K. Ciurlionis, parmi toutes celles que possède le musée de Kaunas ?

SF : *On souhaitait notamment montrer la richesse de cette Europe du Nord que néglige l'histoire de la culture telle que l'imposent les Anglo-Saxons, les Français et les Allemands. Remarquez que la préoccupation de l'occulte – à ne pas confondre avec le sacré, le fantastique ou la mythologie gréco-latine ou chrétienne qu'il frôle parfois – nous vient largement du Nord scandinave, balte et celtique. Le Vaisseau fantôme, par exemple appartient autant à Ciurlionis, à Pèrle qu'à Wagner. Ciurlionis est le plus représentatif des artistes lituaniens mais il n'est évidemment pas le seul. Il synthétisait parfaitement maints propos de l'exposition ; ma collègue Joëlle Pijaudier-Cabot en a été tout de suite enthousiasmée.*

siaste en voyant le magnifique musée qui porte son nom. Des autres artistes, d'orientation différente, je m'occupe dans un très prochain livre.

Quelle est selon vous la place aujourd'hui de Čiurlionis dans l'art et a-t-il une « descendance » ?

SF : *En dehors des pays proches de la Lituanie, le public ne connaît guère Čiurlionis. Il faut donc lui donner toute sa place dans l'histoire de la culture – j'ai essayé dans Hommes et mouvements esthétiques⁴ et, plus récemment, dans Avant-gardes du XX^e siècle⁵. Dans maints pays d'Europe et d'Amérique, sa peinture et sa musique sont inconnues ; ce n'est pas juste. Sa descendance se trouve chez le sympathique Šimonis qui n'est cependant qu'un habile suiveur : il ne pousse rien sous les grands arbres, disait le sculpteur Brancusi. Ceux qui ont le mieux compris son œuvre, prennent plutôt exemple sur son attitude, son indépendance, son intransigeance, son attention à la culture populaire lituanienne. On ne peut reprendre son style particulier. Jusqu'aujourd'hui, les meilleurs artistes venus après lui ont compris cela.*



Kazys Šimonis, *L'avenir du passé*, 1920.

Entre Niémen et Rhin, entre Lituanie et Alsace, est-il possible de parler de regards croisés entre M. K. Čiurlionis et Kazys Šimonis d'une part et Gustave Doré ou Hans Arp d'autre part ?

SF : *Un parallèle est possible. Le côté fantastique, la féerie qu'aimait Doré se retrouve chez Šimonis qui est un bel illustrateur, il me semble. Doré est éventuellement plus romantiquement inquiet, plus divers. Šimonis a fini par se laisser aller à une afféterie un peu trop jolie qu'après lui les peintres comme Gudaitis ou Samuolis ont rejetée. Čiurlionis et Arp, chacun à sa façon, sont plus profondément introspectifs, sans ostentation ; ils ont regardé plus loin, derrière, dans la tradition universelle et dans la matière même de l'art.*

Interview réalisée par René Weber

⁴ Serge Fauchereau, *Hommes et mouvements du XX^e siècle : littérature, poésie, arts plastiques, musique, arts du spectacle : les premiers ismes, l'occultisme, la naissance de l'abstraction*, Paris, Cerle d'art, coll. Diagonales, 2005.

⁵ Serge Fauchereau, *Avant-gardes du XX^e siècle : arts & littératures, 1905-1930*, Paris, Flammarion, coll. Histoire et théorie de l'art, 2010.

Jean Mauclère (1887-1951), découvreur de la Lituanie

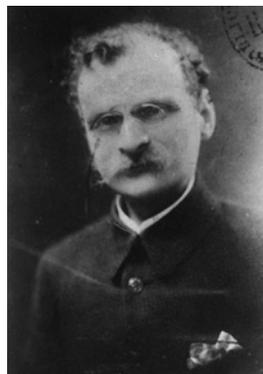
Thierry Laurent

Jean Mauclère est un journaliste et homme de lettres tombé aujourd'hui dans l'oubli. Né à Paris en 1887¹, issu de la petite bourgeoisie, il connaît une jeunesse difficile en raison d'une maladie invalidante dont il gardera, adulte, de lourdes séquelles. Dès l'enfance, les échappatoires, ce sont la lecture et l'écriture ; ensuite viennent des études librement menées d'histoire et de langues étrangères ; il y aura toujours dans sa vie la quête incessante d'une érudition multiforme. Ses premières publications sont des poésies puis des romans familiaux d'inspiration catholique ou patriotique. Ceux-ci, nombreux durant l'entre-deux-guerres, censés édifier moralement la jeunesse, vont lui donner une certaine notoriété dans les milieux conservateurs pendant quelques décennies. Attaché au service de presse de la marine de guerre durant les années vingt, il consulte une vaste documentation dont il se sert pour rédiger une trentaine d'ouvrages maritimes (tel *Caravelles au large* en 1942). Folkloriste et amoureux des traditions provinciales françaises, il consacre une cinquantaine d'études à des sites et des villes, notamment de l'ouest (*L'Île de Noirmoutier* est réédité plusieurs fois avant 1939). L'un de ses genres de prédilection est le conte historique : petit récit d'aventures héroïques ou cocasses mettant en scène de hauts personnages d'antan ; il en écrit près de trois cents (certains paraissent dans le quotidien populaire *Le Matin*). Préoccupé par les relations internationales, il collabore avec différents journaux, dont *Le Temps* et *L'Illustration*, où il rend compte par exemple de la situation en Europe orientale. Biographe, il s'intéresse à des gens aussi divers que Rubens ou Lyautey. Lituanoophile, il fait paraître une dizaine de livres et quelque trois cents articles à propos de son cher pays balte. Cinq fois lauréat de l'Institut de France, chevalier de la Légion d'honneur, officier dans l'Ordre du grand-duc Gediminas, membre de la Société des gens de lettres, de la Corporation des publicistes chrétiens, de l'Association de la critique littéraire, du Syndicat des journalistes français, Jean Mauclère meurt en 1951.

Pourquoi Jean Mauclère s'est-il intéressé à la Lituanie ? Dans *Gens et routes de Lithuanie*, il expliquera que lors d'un voyage en pays rhénan, en 1911, une vieille dame lui avait offert un recueil de chants lituaniens traduits en allemand par Ferdinand Nesselman au XIX^e siècle : « *C'est dans les pages de ce mince volume que j'ai appris à connaître la Lituanie. Certains dâinos parlent de miroirs d'eau.*

¹ Son père, Gustave Mauclère, est né en Alsace, à Mutzig, d'où est également originaire sa mère, Jeanne-Marie Rusch. Voir : Thierry Laurent, *Jean Mauclère, une vie d'écriture*, Paris, L'Harmattan, 2011.

Depuis cette époque, je me promets d'aller les voir² ». Caroline Paliulis³ nous a aussi raconté qu'au début des années vingt, il avait rencontré sa grand-mère aux Sables d'Olonne, s'était liée d'amitié avec elle et que celle-ci lui avait reparlé des charmes des terres baltes en lui racontant de très vieux contes. En 1925, après s'être longuement documenté sur l'histoire et les particularismes de l'ancien grand-duché⁴, il arrive en Lituanie en vue d'écrire un long reportage. L'oncle de Caroline, Edouard Turauskas, qui deviendra directeur de l'Agence lituanienne de presse et représentant de son pays à la Société des Nations, et son épouse Elena, l'accueillent⁵



Jean Mauclère

avant de lui proposer un tour du pays ; les deux hommes s'étaient rencontrés à Paris quand le jeune Edouard terminait son doctorat en droit. Au consul de France qui lui demande ce qu'il vient faire dans ces contrées, Mauclère répond « *Me promener d'abord, avouai-je sans fausse honte. Ensuite, voir si l'on pourrait développer en quelque façon les rapports intellectuels et littéraires entre la France et la Lituanie.*⁶ » Sans avoir un véritable statut d'interlocuteur officiel, Mauclère est accueilli chaleureusement par des parlementaires, des intellectuels éminents (comme Jonas Basanavičius, « père » de la renaissance nationale) ou le ministre des Affaires étrangères, Valdemaras Čarneckis. Il faut comprendre que c'est l'époque où la Lituanie aimerait que la France changeât d'opinion à propos du différend qui l'oppose à la Pologne et que se développassent les relations économiques entre les deux pays⁷ : des initiatives sont prises, notamment par la légation lituanienne à Paris que dirigent Oscar Milosz (jusqu'en 1925) puis Petras Klimas, pour subventionner ou encourager la production d'articles ou de livres défendant la cause de la petite nation. On peut supposer que sur place des consignes aient été données par Edouard Turauskas pour que soit montrée de la bienveillance envers un journaliste français⁸.

² Paris, Alexis Redier, Librairie de la Revue française, 1931, p. 122.

³ Bien connue dans les milieux franco-lituanien, cette femme de lettres, passionnée de théâtre, traductrice, libraire, s'est réinstallée à Vilnius, au pays de ses ancêtres, après avoir passé sa jeunesse à Paris.

⁴ Déjà, en novembre 1925, il signe un petit article pour *La Science et la Vie* (n° 101) intitulé « Un curieux pont de bois en Lituanie », dans lequel il évoque une réalisation militaire allemande sur le Niémen en 1915.

⁵ Edouard Turauskas est le T. de *Sous le ciel pâle de Lituanie* ; Elena est la jeune fille en costume national dont on voit la photo au début du livre.

⁶ *Sous le ciel pâle de Lituanie*, p. 24.

⁷ A lire deux articles de Julien Gueslin : « Entre illusion et aveuglement : la France face à la question lituanienne (1920-1923) », *Cahiers lituaniens*, n°2, 2001, p. 11 sqq, et « La Lituanie et la culture française pendant la première indépendance (1918-1940) », *Cahiers lituaniens*, n°8, 2007, p. 13 sqq.

⁸ Il est probable que tout ou partie du voyage de Mauclère en Lituanie ait été payé par la légation de Paris

Les éditions Plon font paraître en 1926, avec quarante-trois gravures et deux cartes, *Sous le ciel pâle de Lithuanie*⁹. La critique sera élogieuse¹⁰ et l'ouvrage récompensé par l'Académie française ; le gouvernement lituanien honorerait même son auteur en le nommant grand officier dans l'Ordre du grand-duc Gediminas, nouvellement créé¹¹. Le livre commence par un long historique dans lequel sont rappelées les souffrances du peuple « *sous le knout russe*¹² » et sont légitimées les révoltes du XIX^e siècle. Le ton est enthousiaste dès lors qu'est évoqué le destin de la patrie ressuscitée après 1918. Le voyage d'étude fait par l'auteur est ensuite raconté en détails ; promenades et rencontres sont prétextes à parler des mœurs, des légendes, des petites anecdotes historiques, de géographie, de religion ou bien d'art. Non seulement Mauclère promet à tous ses hôtes qu'il vantera les beautés de leur pays auprès de ses compatriotes, il s'engage aussi à mieux faire connaître à l'avenir la culture française en Lituanie. La première des promesses sera d'autant plus tenue que l'écrivain n'aura de cesse de défendre les intérêts diplomatiques lituaniens dans la presse hexagonale¹³ ou dans des préfaces ; il écrit en 1929 : « *La Lithuanie est digne de toutes les sympathies par son destin singulièrement cruel qui, après lui avoir pendant des siècles ravi l'indépendance, ne lui permet d'en jouir qu'amoindrie et décapitée*¹⁴. » Il deviendra expert dans le suivi des travaux de la Société des Nations quant au différend polono-lituanien et, par exemple, approuvera, au début des années trente, les propositions d'ouvrir le flottage du bois sur le Niémen et de reprendre le trafic ferroviaire sur la ligne Landvorodo-Kaisiadorys¹⁵. Les nazis viennent à peine de s'emparer du pouvoir dans la République de Weimar qu'il dénonce leurs menées subversives et bellicistes dans le territoire de Memel¹⁶. Aussitôt signé le traité d'entente et de collaboration entre les trois Etats baltes de septembre 1934, il en fait un compte rendu enthousiaste, expliquant que mieux que l'isolement, mieux que la confiance en un voisin protecteur, la solution du rapprochement avec d'autres petites puissances quand on est soi-même un pays fragile est la plus intelligente¹⁷. Comme d'autres intellectuels français (tel Henri de Montfort) qui se sont épris des pays baltes et ont défendu les intérêts lituaniens, Mauclère

⁹ Sans doute l'expression « Sous le ciel pâle » est-elle empruntée à Oscar Milosz dont les lecteurs fervents connaissent les célèbres phrases prononcées lors d'une conférence en 1919 : « *Venez ! Je vous conduirai en esprit vers une contrée étrange, vaporeuse, voilée, murmurante. [...] C'est Lietuva, la Lituanie [...]. Le ciel tiède et pâle de la pensive contrée qui s'ouvre devant nous a toutes les fraîcheurs du regard des races primitives...* »

¹⁰ Charles Merki parle d'un livre « remarquable », *Mercur de France*, 1^{er} août 1927, p. 679.

¹¹ Mauclère resta longtemps le seul Français titulaire de cette distinction.

¹² Titre de l'un des chapitres.

¹³ Comme dans cet article intitulé « Les Balkans de la Baltique », *Monde nouveau*, novembre 1927.

¹⁴ Préface de Jean Mauclère à l'étude de René Mathis *La Lithuanie et ses décorations*, Nancy, Société d'Impressions Typographiques, 1929, p. 5.

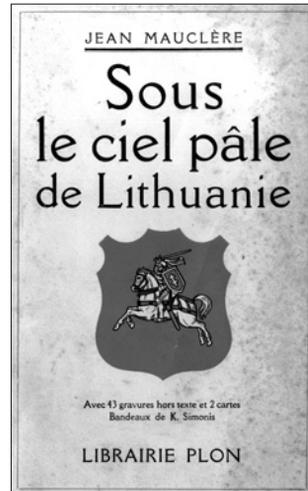
¹⁵ « Les relations politiques de la Lituanie avec les pays voisins », *L'Europe illustrée*, février 1931.

¹⁶ « Memel et son territoire », *Etudes*, t. 222, n° 3, février 1935.

¹⁷ *Etudes*, tome 226, n° 2, janvier 1936.

est dénigré dans la presse polonaise et même soupçonné d'être un agent de propagande au service de la légation de Kaunas à Paris¹⁸.

En 1927, aux éditions de la Vraie France dont le dessein était - comme l'indique la publicité de leur catalogue - de publier des ouvrages « moralement sains », Maublère présente *La Fille du Haff*, roman populaire. C'est l'histoire d'une Lituanienne qui s'éprend d'un marin français à Klaipeda ; or celui-ci aime une Juive, belle et ensorceleuse ; finalement, la première réussira à faire en sorte de dégoûter le garçon de la diablesse. Un an plus tard, voici encore un petit roman qui a pour cadre la Lituanie : *Le Drame du Château-noir*¹⁹ ; une jeune Française est préceptrice dans une famille noble vivant près de Kaunas ; elle soigne puis s'occupe d'une petite fille juive qui s'est blessée en forêt ; au bout de quelque temps, elle l'incitera à se faire baptiser ; hélas, les coreligionnaires de l'enfant, encouragés par un rabbin, la lapideront et seront responsables de sa mort. Si l'auteur rappelle certes dans les trois livres précédemment mentionnés qu'il y a eu des persécutions terribles contre les Juifs du temps de la domination tsariste, le lecteur moderne sera choqué par des expressions comme « innommable pouillerie²⁰ » pour présenter le ghetto de Vilna ou bien par cette insistance à dire que tout commerçant juif trouve un malin plaisir à rouler un chrétien ; le plus insensé étant, bien sûr, cette histoire de fanatisme religieux aboutissant à un quasi-homicide. Rappelons qu'en 1921, le romancier avait donné un feuilleton littéraire (*L'Ombre des Tours*) au journal d'extrême droite *La Libre Parole*, fondé par Edouard Drumont, et dont la devise était « La France aux Français ». Pour autant, à notre connaissance, Maublère, malgré ses insertions contre les Juifs, n'aurait pas versé dans l'anti-dreyfusisme obsessionnel ou la xénophobie militante, pas plus qu'il ne sympathiserait - plus tard - avec les milieux fascistes ou collaborationnistes²¹. Quand il est arrivé en terre balte, ses préjugés personnels se sont nourris des thèses de certains prélats ou bien de nationalistes lituaniens, même modérés,



¹⁸ Voir par exemple l'édition du 22 février 1927 de *Dziennik Bialostocki*.

¹⁹ Paris, Maison de la Bonne presse, collection des romans populaires.

²⁰ *La Fille du Haff*, p. 47. En écho à « la crasse séculaire » dont il est question dans *Sous le ciel pâle de Lituanie* pour parler du quartier juif de Vilna, p. 111.

²¹ A la Libération, Maublère, loin d'attirer la moindre méfiance, écrira dans des organes gaullistes et glorifiera, dans plusieurs ouvrages de commande, l'épopée des Forces françaises navales libres.

reprochant aux Juifs de n'avoir jamais voulu s'assimiler et de vivre en monde clos, comme cela était le cas dans de très nombreuses villes du pays où jusqu'à trente à quarante pour cent de la population était israélite ; ces thèses sont notamment évoquées au chapitre IV de *Sous le ciel pâle* ; n'oublions pas que depuis le XIX^e siècle, la défense de la langue et de l'identité lituaniennes, parfois conjuguée à celle du catholicisme, était dirigée contre l'occupant russe, mais elle s'est parfois transformée en haine des Juifs, comme dans certains articles de Vincas Kudirka, l'un des fondateurs de la revue *Varpas*, compositeur de l'hymne national lituanien²².

Le Pays du Chevalier Blanc, Essai d'histoire du peuple lituanien paraît en 1930 aux éditions Spès. D'emblée, Mauclère se présente comme un écrivain français, « *ami de la Lituanie pour être allé la voir vivre chez elle, en ces premières années de sa résurrection nationale*²³ ». Il y a beaucoup d'érudition dans ce travail, par exemple à propos des anciens rites païens et, plus généralement, à propos de l'histoire du pays, notamment moderne. L'étude des lettres lituaniennes est particulièrement intéressante ; ici en France, c'est la première du genre. Certes, l'on sourira en lisant des phrases comme « *la langue lituanienne, à l'exemple du peuple qu'elle sert, est digne et réservée*²⁴ » ou bien « *l'homme lituanien conserve dans sa mentalité comme dans son allure, une réserve grave qui n'est pas sans grandeur*²⁵ » ! Il y a souvent dans le ton une touchante simplicité - d'aucuns la trouveront peut-être niaise - qui fait penser à la manière d'écrire autrefois dans les livres pour la jeunesse (et l'on sait que Mauclère était un spécialiste du genre) ; ainsi dans ce passage : « *D'une façon générale, le peuple lituanien est contemplatif et religieux. Ce fond de spiritualité, très développé déjà au temps lointain du paganisme, a fait donner au pays son surnom de « Pieuse » ou de « Sainte Lituanie », qui s'allie à merveille, pour le voyageur, avec le bleu lavé de son ciel pâle, les croix dressées aux carrefours de ses chemins et dans les cours de ses grandes fermes*²⁶ ». Quoi qu'on pense, dans le contexte de l'époque, cet essai est un véritable manuel de référence pour tout Français voulant découvrir la civilisation lituanienne.

Mauclère retourne en Lituanie en 1930. Des articles lui ont été commandés par plusieurs journaux et revues ; la Société des gens de lettres l'a également mandaté pour demander que des droits soient versés aux auteurs français traduits en lituanien. Il y est partout chaleureusement accueilli ; il rencontre notamment Dovas Zaunius, ministre des Affaires étrangères, Ernestas

²² Au Musée national juif Gaon de Vilnius, le visiteur peut se documenter sur l'histoire de l'antisémitisme en Lituanie. Le sujet est évidemment abordé dans le bel ouvrage d'Henri Minceles, d'Yves Plasseraud et de Suzanne Pourchier : *Les Litvaks*, Paris, La Découverte, 2008.

²³ *Le Pays du Chevalier Blanc*, p. 9-10.

²⁴ *Op. cit.*, p. 118.

²⁵ *Op. cit.*, p. 14.

²⁶ *Op. cit.*, p. 14.

Galvanauskas, ancien président du Conseil (dont l'épouse est française), René Ristelhueber, chef de la légation de France, ainsi que des représentants du monde des arts, des lettres, de la presse et du clergé ; il rend visite à la veuve du peintre Čiurlionis²⁷ ; il se lie avec les membres de la dynamique Société lithuano-française de Kaunas. Le directeur du *Lietuvos Aidas*, Valentinas Gustainis, grand francophile, le complimente en ces termes : « *Je suis heureux de connaître l'auteur du Pays du chevalier blanc. Ce livre fait bien comprendre ce que nous avons souffert... Vous êtes le seul étranger qui ait vraiment compris l'âme de notre pays*²⁸ ». Il visite avec bonheur des lieux qu'il n'avait pas vus cinq ans plus tôt, comme Palanga, perle de la Baltique, ou la région des lacs. Tout ce séjour est raconté dès le retour à Paris dans *Gens et routes de Lithuanie*, reportage récompensé par la Société de géographie commerciale ; c'est un livre très vivant car les anecdotes autobiographiques s'y mêlent à des dizaines de petits récits ayant trait à l'histoire, à la géographie, aux croyances et aux mentalités.

Jusqu'en 1939, Maclère signe quantité d'articles concernant la Lituanie dans la presse grand public ou dans des revues spécialisées. Loin d'en faire une énumération exhaustive, mentionnons-en quatre particulièrement intéressants qui prouvent la diversité des centres d'intérêt de l'auteur : *La politique intérieure et la situation économique en Lithuanie*²⁹, une étude extrêmement savante sur le fleuve Niémen³⁰, un bilan de l'enseignement du français en Lituanie³¹, une présentation de l'exposition napoléonienne de Kaunas³².

En 1934, revoici un petit roman³³ : *L'agent 478*³⁴ ; c'est d'espionnage qu'il s'agit. Dans la préface non signée, on dit que l'auteur, ayant séjourné dans le territoire de Memel, a été le témoin de l'activisme germanique dans la région balte, que ses connaissances de la langue allemande et ses relations en haut lieu lui ont permis de réunir un ensemble de constatations impressionnantes et que la fiction lui a laissé la liberté de « *s'aventurer sur un terrain aussi brûlant* ». L'agent 478 est une superbe Russe qui travaille pour les Allemands depuis quinze ans. A Nida, elle devra œuvrer pour nourrir les sentiments d'hostilité envers le gouvernement de Kaunas. Un écrivain (qui ressemble à Thomas Mann) lui dit qu'il la soutient mais qu'il ne mènera aucune activité politique. Le problème est que l'espionne s'amourache d'un pêcheur litua-

²⁷ Dans un long article publié quelque temps plus tard, Maclère rend hommage à ce grand artiste lituanien qu'il présente comme visionnaire : « Le Musée Čiurlionis de Kovno », *Abc, Magazine artistique et littéraire*, n° 77, 15 mai 1931.

²⁸ *Gens et routes de Lituanie*, op. cit., p. 18.

²⁹ *Monde nouveau*, février 1931.

³⁰ *La Nature*, Revue des sciences et de leurs applications à l'art et à l'industrie, n° 2929, 15 mai 1934.

³¹ *L'Illustration*, n° 4900, 30 janvier 1937.

³² *L'Illustration*, n° 4920, 16 juin 1937.

³³ Auparavant, avait paru dans *Le Temps* (septembre 1931) un feuilleton littéraire : *Le Pavillon de l'Aigle blanc* ; c'est l'histoire d'un aristocrate allemand qui retient captive dans son repère balte une jeune fille française que le fiancé viendra délivrer grâce à l'aide de braves Lituanais !

³⁴ Paris, Editions Baudinière.

nien, oublie donc sa mission et que, jalouse, elle cherche à faire tuer sa femme ! Mais c'est elle-même qui mourra en définitive... Il est peu probable que ce récit, guère sérieux dans sa seconde partie, ait grandement servi la cause lituanienne auprès du lectorat français, mais il contient, indéniablement, de l'humour, une savoureuse intrigue et une manière détournée de faire connaître les charmes du petit pays balte.

Une œuvre importante et belle de Mauclère, ce sont ses *Contes lithuaniens*³⁵ : vingt et une histoires à l'ancienne où le merveilleux et le mythologique païen se mêlent au surnaturel chrétien ; les derniers contes se veulent même religieusement édifiants. L'écrivain s'est inspiré de certains « daïnos » (dont il avait eu connaissance par des traductions en allemand et en français) ainsi que de récits qui lui avaient été faits par ses amis lituaniens ; ses connaissances de l'histoire nationale, des légendes locales, des contes populaires européens, à quoi se sont ajoutés sa forte imagination et ses talents de narrateur, ont fait le reste.

En 1938, paraît le *Panorama de la littérature lituanienne contemporaine*³⁶ : c'est un ouvrage de référence, quasi universitaire, sans équivalent à l'époque ; d'ailleurs l'Académie française le couronne. Mauclère y démontre excellemment qu'au XIX^e siècle la littérature nationale en plein essor est profondément originale car elle se nourrit de l'adversité et il explique comment elle va surmonter entre la double influence des littératures polonaise et russe. Il a la juste intuition que certains auteurs du vingtième siècle qu'il présente (tel Vincas Putinas) resteront pour la postérité. Il rend aussi hommage au grand écrivain franco-lituanien Oscar Milosz : « *Certaines de ces poésies, comme La Berline arrêtée dans la Nuit, renferment de vieux souvenirs du pays lituanien qui sont, dans leur forme dépouillée, d'un pathétique intense*³⁷ ».

1940, c'est le début d'une longue ère de malheur pour la fragile Lituanie : l'invasion par l'URSS, puis l'occupation allemande et de nouveau la soviétisation. Mauclère fustige l'agression stalinienne : dans un article de *L'Illustration* du 27 septembre 1941³⁸, il fait un bilan détaillé et noir de la période qui a précédé l'arrivée de la Wehrmacht ; on regrettera seulement qu'il ait cru bon, à une époque de haine antisémite, de dire que beaucoup des sinistres agents de la Guépéou étaient israéliques et qu'il ait pu ainsi conclure son texte : « *on comprend que l'arrivée des Allemands ait été saluée comme l'aube de la libération* »... Plus tard seulement, il deviendra lucide :

³⁵ Essai de folklore, illustrations de Pierre Rousseau, Paris, Fernand Lanore, 1936. Plusieurs Lituaniens, dont les familles vivaient en exil en France après l'annexion par l'URSS, nous ont dit que ces contes de Mauclère avaient bercé leur enfance : ainsi M. Ricardas Bačkis, ambassadeur de Lituanie en France de 1994 à 1998.

³⁶ Paris, Editions du Sagittaire.

³⁷ *Op. cit.*, p. 171.

³⁸ *La Lituanie dans le cadre de l'URSS*, n° 5142..

dans *La Situation de l'église catholique en Lituanie*³⁹, il évoque la « *cruelle extermination des Juifs*⁴⁰ » entre 1941 et 1944 et l'odieux visage des maîtres d'alors. Le livre a pourtant un autre sujet : le bilan des persécutions anti-religieuses sous le régime communiste qu'accompagne le constat de l'inébranlable fidélité des Baltes à leur foi. En 1946, paraît son essai sur *Le Rayonnement de la France en Lituanie*⁴¹ qui est un historique des relations politiques et culturelles entre les deux pays ; il y insiste beaucoup sur les périodes du Premier Empire et de l'entre-deux-guerres ; il rend à la fin hommage aux cent cinquante jeunes Lituaniens qui s'engagèrent dans l'armée française en 1939 et 1940.

Ainsi, il n'est pas exagéré de dire que Jean Maucière fut le premier grand découvreur de la Lituanie⁴² et qu'il contribua fortement, à l'instar d'Oscar Milosz, à intensifier ces liens franco-baltes que les vicissitudes de l'histoire allaient provisoirement distendre par la suite.

³⁹ Le Raincy, Les éditions claires, 1950.

⁴⁰ *Op. cit.*, p. 13

⁴¹ Le Raincy, Les éditions claires.

⁴² Au chapitre 8 de sa thèse de doctorat en histoire, Julien Gueslin présente d'autres Français qui se sont intéressés aux pays baltes durant l'entre-deux-guerres : *La France et les petits Etats baltes : réalités baltes, perceptions françaises et ordre européen (1920-1932)*.

Turinys

Napoleonas Vilniuje 1812 metais

Virgilijus Pugačiauskas

Liudvikas Mykolas Pacas – lietuvių grafas, lenkų palatinas, Napoleono generolas

Gilles Dutertré

Ilga ir atkakli Jozefo Franko ir Liudvigo Bojanus nesantaika Vilniaus universitete

Napoleono karų fone

Caroline Paliulis

Garsiojo XVIII amžiaus Jeano Hermanno gamtos istorijos kabineto svečiai iš

Lietuvos ir Lenkijos

Piotr Daszkiewicz

Belovežo – Lenkijos karalių ir didžiųjų Lietuvos kunigaikščių – girios motyvai

Jano-Henryko Müntzo kūryboje

Tomasz Samojlik, Philippe Edel

Tuskulėnų dvaro paslaptys

Remigijus Černius

Dvasių Europa: kai Čiurlionis ir Šimonis sutinka Doré ir Arp

Pokalbis su Serge Fauchereau

Jeanas Mauclère'as (1887-1951), Lietuvos atradėjas

Thierry Laurent

Summary

Napoleon in Vilnius in 1812

Virgilijus Pugačiauskas

Ludwik Michał Pac – Lithuanian Count, Polish Palatine, Napoleon's General

Gilles Dutertré

Long and Tenacious Enmity between Joseph Frank and Louis Bojanus at Vilnius University in the Backdrop of Napoleonic Wars

Caroline Paliulis

Lithuanian and Polish Visitors at the Famous 18th c. Jean Hermann's Natural History Cabinet

Piotr Daszkiewicz

Motifs of Białowieża, the Forest of Polish Kings and Grand Dukes of Lithuania, in John Henry Müntz's Work

Tomasz Samojlik, Philippe Edel

Secrets of Tuskulėnai Manor

Remigijus Černius

Europe and the Spirit World: where Čiurlionis and Šimonis Meet Doré and Arp

An interview with Serge Fauchereau

Jean Mauclère (1887-1951), Discoverer of Lithuania

Thierry Laurent

Cahiers
LITUANIENS
Cercle d'histoire Alsace-Lituanie

www.cahiers-lituniens.org



ISSN 1298-0021